



Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante



Dossier

LE CORPS DANS TOUS SES ÉTATS

p. 9

AEDE

Un nouveau foyer de vie
à Drancy

p. 7

LA GRAINE DE SEL

Le jardin des délices...
des corps

p. 8

LE POUVOIR D'AGIR

Conférence de Denis
Piveteau

p. 25

LE PORTRAIT

Shadi Matar

p. 28

Sommaire



Édito

Édito	2
C'est vite dit	3
La Bible de la rue, un cadeau précieux	3
Une bibliothèque sous les bombes	3
Ici et ailleurs	4
Et si on se mettait au vert ? <i>Sophie Baltzer</i>	4
La Ligue, des camps dans cent vingt pays, <i>Monika Vasilijević</i>	5
Les échos du terrain	6
Une crèche en plein air à Strasbourg <i>Brigitte Martin</i>	6
L'AEDE ouvre une nouvelle résidence <i>Brigitte Martin</i>	7
La graine de sel	8
Le jardin des délices... des corps <i>Brice Deymié</i>	8
DOSSIER : Le corps dans tous ses états	9
Introduction <i>Oliver Bauer</i>	9
Un corps devenu matière de la fabrique de soi <i>David Le Breton</i>	11
Le corps transformé, se conformer à un modèle <i>Charles Lefetz, Denis Malherbe, Jean Furtos, Myriam Dallaserra</i>	12
Se reconnaître membres d'une commune humanité <i>Isabelle Bousquet</i>	14
L'expérience de l'amour de Dieu apaise les corps <i>Marc de Maistre, Mélanie Dorkel</i>	15
Quand la médecine abandonne l'examen clinique <i>Didier Sicard</i>	16
La socio-esthétique au secours du corps éprouvé <i>Gisèle Dambuyant</i>	17
Le corps dans la Bible : bien plus qu'une enveloppe... <i>Ana Arouze</i>	18
3 questions à Charles-Antoine Kouakou <i>Brigitte Martin</i>	19
La question éthique <i>Nadine Davous</i>	20
L'ubérisation du corps <i>Nathalie Leenhardt</i>	21
Le refus de soin <i>Nicaise Landais</i>	22
Quand le corps parle <i>Rodolphe Oberbek</i>	23
La vie de la Fédé	24
Le sens du travail socio-éducatif <i>Jean-Marie Petitclerc</i>	24
Le pouvoir d'agir, rendre l'environnement « capacitant » <i>Denis Piveteau</i>	25
Leur parole nous éclaire	26
C'est dans mes veines d'aider <i>Brigitte Martin</i>	26
La page culture	27
Le portrait <i>Shadi Matar</i> <i>Brigitte Martin</i>	28

Aborder la question du corps, comme nous le faisons dans ce numéro, donne l'occasion de s'interroger sur la place que nous lui donnons dans nos vies mais également dans nos institutions.

Pour paraphraser l'apôtre Paul, je dirais que, dans un corps, chaque membre est différent mais a besoin des autres et qu'il en va de même de notre Fédération : nous sommes divers mais nous formons un seul corps et sommes membres les uns des autres. La Fédération de l'Entraide Protestante a choisi d'encourager la collaboration plutôt que la concurrence, l'entraide plutôt que l'indépendance. En ce temps de compétition et de recherche de la performance, il est bon de rappeler qu'ensemble nous allons plus loin et que la solidarité est un mode de développement adapté à nos sociétés essoufflées.

La question politique de la fin de vie remet sur le devant de la scène des corps souffrants qu'en temps ordinaire on remise et on cache. Elle nous amène à nous interroger à la fois sur notre liberté à disposer de notre propre corps et notre responsabilité vis-à-vis de l'autre, plus fragile.

Le corps serait matériel, l'âme divine et l'esprit capable de penser. Certains, revenant à la racine, la psyché, terme emprunté au grec *psukhē*, qui désigne l'âme, considèrent plutôt cette dernière comme le siège de la pensée et l'esprit comme le lieu de la relation au divin, où souffle l'Esprit de Dieu. Seul le corps échappe à ces débats et tresse avec l'âme et l'esprit un espace à habiter.

Car il s'agit bien d'habiter ce monde et d'y faire corps ensemble. Comment y parvenir si ce n'est en acceptant notre corps tel qu'il est, en renonçant à paraître pour être, comme nous y invitent les auteurs de ce numéro de *Proteste* ? Il ne s'agit ni de se mettre à nu ni de se voiler mais de lâcher prise pour cultiver cette maturité intérieure que d'aucuns appellent la foi et que l'on reçoit d'un Autre.

Y a-t-il plus grande joie que de se sentir accueilli corps et âme, et aimé ? De ne plus avoir besoin de prouver qu'on existe mais simplement de devenir soi à travers le regard de l'autre ? Et s'il y avait là matière à redonner un peu de poids à l'insoutenable légèreté de nos vies ?

Pierre-Olivier Dolino,
délégué général de la
Fédération de l'Entraide
Protestante

Pour s'abonner
à *Proteste*,
c'est ici



Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante
www.fep.asso.fr - 47, rue de Clichy 75009 Paris.
Tél. 01 48 74 50 11 - Fax 01 48 74 04 52.
ISSN : 1637-5971.
Directrice de la publication : Isabelle Richard.
Rédactrice en chef : Brigitte Martin.
Membres du comité de rédaction :
Micheline Bochet-Le Milon, Françoise Caron,
Florence Daussant-Perrard, Nadine Davous,
Brice Deymié, Taïeb Ferradj, Nathalie Leenhardt,
Marc de Maistre, Denis Malherbe, Didier Sicard,
Élisabeth Walbaum.
Relecture : Florence Collin.
Photos : A. Hubert, Gregory Chris photography, Istock,
@Neo, Pascal Pioppi.
Maquette : Celka.
Imprimeur : Marnat. Prix au numéro : 9,50 €.

Je soutiens
financièrement la
FEP



La Bible de la rue, un cadeau précieux

La Bible de la rue est née d'un désir de la Mission évangélique parmi les sans-logis d'offrir à nos « amis de la rue » une Bible qui soit un vrai trésor.

Pourquoi un vrai trésor ? Parce que sa traduction est lisible et intelligible, notamment pour des non-francophones, parce qu'elle résiste à la pluie, le principal ennemi du SDF, mais aussi parce qu'elle possède des outils concrets pour retrouver les principales histoires de la Bible ou les versets clés qui font écho aux situations très spécifiques que traversent les personnes à la rue. Ses QR codes permettent au public sans logis, pour qui l'usage du smartphone est souvent un des derniers liens avec la société, d'écouter la Bible dans des dizaines de langues. Avec son zip étanche et sa pochette plastique hermétique, la Bible de la rue est également un portefeuille fiable.

Cette intuition a réjoui de nombreux partenaires chrétiens, de l'Armée du Salut à La Gerbe, d'Agapé

Street à l'Alliance biblique qui a cru au projet. Grâce au soutien de donateurs, elle met à disposition des acteurs chrétiens de la rue une Bible pour cinq euros alors que son seul coût de production est plusieurs fois supérieur à ce prix.

Ceux qui n'ont même pas une pierre où reposer leur tête peuvent ainsi rencontrer aujourd'hui encore Jésus, le Roi sans logis, qu'on a souvent appelé « l'homme qui marche » ou « l'ami des pécheurs ». Ainsi la Bible devient un espace de rencontre pour ceux avec ou sans toit, avec ou sans foi, avec ou sans poids.

Inaugurée à Paris le lundi de Pâques, la Bible de la rue est disponible auprès de l'Alliance biblique pour tous les partenaires, notamment de la FEP, au prix de soixante euros le carton de douze (+ le port).

Pour commander des Bibles de la rue, envoyer un email à simon.yu@sbffr.

Une bibliothèque sous les bombes

En Syrie on sait, ou on croit savoir, ce qu'il s'est passé. Mais nos représentations sont loin de la réalité. À Daraya, dans la banlieue de Damas, après le massacre perpétré en 2012 par le régime de Bachar el-Assad, dix mille habitants refusent de quitter la ville. Un millier d'entre eux résiste activement pendant quatre années. Parmi eux Shadi¹, vingt ans, qui filme les événements.

Daraya est sous les décombres mais Shadi et ses amis créent une bibliothèque secrète au sous-sol d'un immeuble dévasté. Les milliers de livres exhumés des gravats offrent des occasions de s'évader. De débattre. D'espérer.



Le film de Delphine Minoui, *Daraya, la bibliothèque sous les bombes*², a été présenté au Vieux Temple de Toulouse en présence de Shadi. La soirée était organisée par l'Entraide Protestante de Toulouse et la Fédération de l'Entraide Protestante. Elles ont accueilli ensemble Ghassan, Shamsa et leurs quatre enfants en 2020. Ils étaient là aussi. L'exposition de photos « Nés quelque part » qui relate leur parcours, signée Pierre Clot, ajoutait encore à la qualité du propos.

Le public, touché, a posé de nombreuses questions à Shadi. « Je suis très émue quand je vois le parcours de ce jeune homme et la souffrance de tant d'autres qui n'ont pas eu sa chance. Je me suis rapprochée de la FEP³ pour savoir comment je pourrais contribuer à mon niveau », a confié Sylvie au sortir du Vieux Temple.

L'exposition de photos itinérante de Pierre Clot et le film de Delphine Minoui sont à la disposition de tous ceux qui souhaitent programmer une rencontre dans leur région. La FEP se tient à leurs côtés pour organiser l'événement.

Contacts :

refugies@fep-est.fr
et Sophie de Croute 07 64 73 46 58.

¹ Voir le portrait de Shadi en page 28.

² *Daraya, la bibliothèque sous les bombes*, documentaire de Delphine Minoui, coréalisé avec Bruno Joucla, avec la collaboration de Shadi Matar, grand prix et prix du jury jeunes du 26^e Festival du grand reportage et du documentaire de société (Figra).

³ La Fédération de l'Entraide Protestante organise l'accueil citoyen de Syriens par le biais des Couloirs humanitaires, voie d'accès légale et sûre mise en place dès 2015 par le gouvernement français. Son guide pratique à destination des collectifs d'accueil et sa plaquette de présentation des Couloirs humanitaires sont en accès libre sur fep.asso.fr.

Ici et ailleurs

Et si on se mettait au vert ?

Le centre Éthic Étapes – La Vie en vert est géré par l'association des EUL (Équipes unionistes luthériennes), créée en 1925 à l'initiative de pasteurs soucieux d'organiser des activités ou séjours destinés aux enfants, adolescents et jeunes adultes. Le site accueille aujourd'hui tous les publics.

À proximité du village médiéval de Neuwiller-lès-Saverne, au cœur du parc naturel régional des Vosges du Nord, le gîte du Herrenstein possède vingt-neuf lits. À une centaine de mètres, le château propose soixante-huit couchages. L'ancien manoir du XVIII^e siècle, avec ses murailles et sa vieille tour en grès rose, peut héberger des groupes, des fêtes de famille, des réunions d'entreprise. Nous accueillons un public très varié, dont de nombreuses classes vertes, depuis les années 1990, des paroisses avec leurs catéchumènes ou des retraites de confirmants, mais aussi des groupes de jeunes porteurs d'un handicap.

Un centre précurseur

Notre centre a été précurseur dans la mise en place d'un mode de gestion écologique et durable dès les années 1980. Il est aujourd'hui acteur à part entière de l'éducation à l'environnement vers un développement durable. Dans nos maisons, nous mettons tout en œuvre pour promouvoir une organisation écologique. Nous proposons à nos classes vertes de nombreuses animations autour de la protection de la nature. Nous avons une mare pédagogique, un sentier pieds nus, un théâtre de verdure, un jardin aromatique, un arboretum et un parc de deux hectares.

Nous appliquons aussi, au quotidien, les valeurs de l'économie sociale et solidaire. Les bénéfices issus de nos activités sont réinvestis au service du projet associatif, en priorité pour l'épanouissement des jeunes que nous accueillons, l'entretien et l'amélioration de nos locaux et de l'environnement

La Vie en Vert accueille un public très varié toute l'année.



de travail de nos dix salariés : cuisinier, agents de service et d'entretien, animatrice nature...

Des camps d'été

Nos camps d'été sont préparés par la secrétaire générale de l'association, la pasteure Barbara Siewe, et l'animatrice communautaire Lorène Spielewoy, toutes les deux mises à disposition par l'Uepal¹. Ces séjours de vacances sont ouverts à tous et ne fonctionnent qu'avec des bénévoles. Les enfants affluent de tout le territoire. Des petits moments spirituels sont planifiés, les familles indiquent lors de l'inscription si elles souhaitent que leur enfant y participe ou pas, d'autres animations sont systématiquement programmées dans le même temps. Les activités ne manquent pas sur le site, libres ou encadrées, à commencer par les cinquante kilomètres de chemins de randonnée balisés alentour.

Sophia Baltzer,
directrice, Éthic Étapes – La Vie en vert

« Nous sommes sur le site Maisons protestantes en France, il permet aux EUL d'avoir une plus grande visibilité dans les réseaux protestants. Nos maisons sont ouvertes à des publics variés, mais il me semble pertinent de proposer un outil qui facilite la recherche de structures fondées sur des valeurs communes. L'entraide et la coopération entre nos maisons sont une chance. »

Barbara Siewe, secrétaire générale des EUL



« L'endroit est idyllique, avec des paysages à couper le souffle. La situation est exceptionnelle car on se sent à la fois seul et à la fois stimulé par toutes sortes d'explorations sensorielles. Le gîte est merveilleusement bien situé et agencé avec des extérieurs très accessibles. La mare et le sentier pieds nus sont à découvrir absolument ! »

Fatiha Sommer, enseignante dans un ITEP²

¹ Union des Églises protestantes unies de France.

² Institut thérapeutique éducatif et pédagogique.

La Ligue, des camps dans cent vingt pays

En 1936, la Ligue pour la lecture de la Bible¹ organise ses premiers camps pour les enfants dans les Cévennes puis en Alsace. Aujourd'hui, la Ligue internationale est active dans plus de cent vingt pays. Elle offrira, cet été encore, des séjours inoubliables à des centaines d'enfants à travers le monde.

Les mouvements de la Ligue à travers le monde organisent chaque année de nombreux camps de vacances pour les jeunes. Les activités proposées, de la tonte des moutons aux ateliers artistiques, en passant par l'escalade ou le kayak, sont autant d'occasions de (re)prendre confiance, découvrir Dieu, et se faire de nouveaux amis.

Les séjours sont toujours encadrés par les populations locales dans le plus grand respect de la culture et de la situation du pays. À l'occasion de ces camps, la Ligue apporte parfois une aide humanitaire, comme au Sri Lanka ou au Sud-Soudan.

Depuis 2000, la Ligue Serbie organise des camps pour les adolescents. Ils découvrent leurs talents à travers des ateliers créatifs variés, des jeux et des activités sportives, et entendent des messages de la Bible. Nos jeunes en gardent de merveilleux souvenirs et reviennent l'année suivante.

En Écosse, des camps pour les réfugiés ukrainiens

La Ligue Écosse a accueilli dans ses camps de vacances des enfants réfugiés d'Ukraine. Malgré les barrières linguistiques, ils ont participé à toutes les activités proposées et lié de belles amitiés. « *J'ai trouvé une communauté sympathique, solidaire, accueillante et compréhensive. J'ai apprécié les activités et appris beaucoup de choses à un niveau plus profond. L'enseignement biblique était intéressant, les gens qui enseignaient expliquaient très bien les choses* », explique Amalia, quinze ans.

Au Sri Lanka, des camps pour les plus pauvres

Les enfants de certaines des communautés côtières les plus pauvres du Sri Lanka rejoignent un club près de Moratuwa. Les familles de pêcheurs luttent pour survivre. Le club apporte un peu de fraîcheur. La Ligue gère plusieurs programmes pour des enfants issus de communautés défavorisées qui ont du mal à les nourrir. Un enseignement religieux est également offert aux élèves de treize écoles de la capitale et de sa banlieue.



Amalia a beaucoup apprécié le camp organisé par la Ligue Écosse.

Au Soudan, des camps pour les enfants réfugiés

Au Soudan du Sud, la Ligue a célébré Pâques avec les enfants d'un camp de réfugiés à Palorinya. Elle intervient régulièrement auprès de jeunes, déplacés à cause de conflits, qui ont vécu dans la peur pendant des années. Un étudiant explique : « *Je suis très reconnaissant pour cette merveilleuse conférence. J'ai appris tellement de choses, notamment sur les relations. J'ai aussi compris que je devais être patient et avoir de l'espoir dans l'avenir que Dieu me donne.* »

Au Pérou, des clubs d'enfants Superkids

Au centre de Kawai, les enfants peuvent explorer les espaces verts, se baigner dans la mer ou la piscine et profiter des feux de camp nocturnes. La Ligue a créé des clubs d'enfants Superkids et renforce son programme dans les écoles. « *Nous prions pour obtenir des ressources pour recevoir de manière durable et accueillante dans nos camps* », indique le directeur national de la Ligue au Pérou, Eduardo Ortega.

En Australie, des camps de pêche

Un groupe de campeurs de la Ligue Australie s'est adonné à la pêche en rivière. De nombreux jeunes n'avaient jamais pêché et leur joie a été immense quand ils ont attrapé leur premier poisson. Les campeurs ont aussi exploré des questions spirituelles et posé de nombreuses questions lors des rencontres quotidiennes autour d'un feu de camp.

Monika Vasilijević, directrice nationale de la Ligue Serbie

¹ La Ligue pour la lecture de la Bible est une association loi 1901, <https://laligue.net>

Les échos du terrain

Une crèche en plein air à Strasbourg

Quand je suis arrivée, il pleuvait, mais tous étaient dehors, bien emmitouflés dans leurs combinaisons matelassées, bottes en caoutchouc aux pieds. Les enfants de la Petite Roulotte du Schloessel ont entre dix semaines et trois ans et passent le plus clair de leur temps à l'extérieur.

La crèche nature des Diaconesses de Strasbourg a ouvert dans le parc de l'Ehpad Emmaüs Koenigshoffen et accueille douze enfants. Le concept est audacieux qui leur offre de grandir dehors, au plus près de la nature. Il existe depuis longtemps dans des pays où les températures ne sont pourtant pas clémentes¹. Le mot d'ordre « tous dehors » n'est pas pour déplaire aux enfants, au contraire.

Quand Daniel Speckel, secrétaire général des Diaconesses de Strasbourg, a présenté à Gillian Cante le projet de crèche nature, la jeune doctorante en STAPS² à l'université de Strasbourg a d'emblée été séduite. « *Les Diaconesses ont sollicité l'Ehpad pour la mise à disposition du terrain et la dimension inter-générationnelle, l'EDIAC formations pour envoyer des étudiants en stage³, et le siège pour assurer la gestion administrative. Un comité de pilotage, associant l'ensemble de ces acteurs et la cheffe de projet Gillian Cante, a travaillé pendant deux ans jusqu'à l'ouverture de la crèche en octobre 2023* », détaille Daniel Speckel.

Des bénéfices variés

L'enfant qui grandit dehors a une autre conscience du monde qui l'entoure ; les multiples sollicitations sensorielles qu'il reçoit – lumière, température, bruits, odeurs... – stimulent son développement cognitif et moteur. Marjorie Seyer, référente technique, confirme : « *Au niveau psychomoteur, c'est*

¹ Notamment en Allemagne, en Suisse, en Belgique, en Suède et au Québec.

² Sciences et techniques des activités physiques et sportives.

³ L'EDIAC formations est le centre de formation des Diaconesses de Strasbourg. Depuis 1906, il forme des professionnels œuvrant dans les secteurs de la petite enfance, la famille et les services à la personne. Il envoie des étudiants éducateurs de jeunes enfants en stage à la crèche où ils découvrent la pédagogie par la nature.

⁴ Grandir en plein air renforcerait l'immunité et réduirait les risques d'allergies. De plus, la lumière du soleil synthétise la vitamine D, essentielle au bon développement de l'organisme et à la croissance.



Amir et ses camarades de la Petite Roulotte du Schloessel grandissent dehors, au plus près de la nature.

idéal pour les enfants, ils multiplient les expériences et évoluent très vite. » Le jardin est très grand, avec « *des endroits en friche pour s'amuser* ».

Les activités en plein air favorisent aussi la coopération. Marjorie Seyer est formelle, les conflits sont moins fréquents à l'extérieur. « *Si un enfant tombe, un autre va l'aider à se relever. Ils ont créé un lien entre eux.* » Ici, pas besoin d'enchaîner les ateliers, les enfants sont très autonomes dans leurs jeux. Léo dévale « la colline » en criant, Célia joue avec l'argile sur la petite table, Amir creuse un trou avec une pelle. Quant à Aminata, neuf mois, elle dort paisiblement dans une poussette-lit.

Des enfants ravis, des parents conquis

Les enfants de la Petite Roulotte du Schloessel mangent et dorment bien, et sont probablement en meilleure santé que leurs pairs claquemurés⁴. Depuis avril, dès que le temps le permet, ils font la sieste sous les arbres, quatre par tente, après l'instant lecture ; aucun n'a de problème d'endorfissement, et les sommets sont longs et réparateurs. Les parents sont conquis.

En cas d'intempérie, tout ce petit monde se réfugie dans la grande roulotte, et quand il fait très froid, on sort moins longtemps. « *Les enfants sont le plus possible dehors mais notre objectif demeure de respecter leurs besoins. S'ils ne sont pas bien, on rentre, mais en réalité ils sont très bien dehors tout le temps. Même quand il pleut, ils ne veulent pas rentrer* », s'amuse la référente. L'accueil se fait dans la roulotte à partir de huit heures ; à neuf heures les enfants commencent à s'équiper et se retrouvent dans le jardin pour se dire bonjour et chanter. Une fois par mois, ils rencontrent les résidents de l'Ehpad. Le dernier événement en date, confection et dégustation de crêpes, a eu du succès.

La Petite Roulotte du Schloessel aura bientôt son jardin potager. Les liens avec la nature sont doucement tissés pour que les enfants apprennent à la respecter.

Brigitte Martin

L'AEDE ouvre une nouvelle résidence

La résidence de l'Amandier a ouvert ses portes début mars sur le site de l'ESAT des Muguet au Bourget. Le foyer de vie de l'AEDE de cinquante-cinq places propose un accompagnement social et éducatif à des personnes en situation de handicap psychique.

Le foncier coûte une fortune ici, alors le bâtiment a été construit tout en hauteur. Jean-Marie, Betty et quelques autres nous accueillent dans le joli hall d'entrée. Ils sont ici chez eux. Thomas¹, vingt-trois ans, nous fait visiter les locaux.

Un foyer ouvert

Chambres, studios, cuisine, salle à manger, espace télé, club, salles zen, polyvalente, d'informatique, de socio-esthétique, d'ateliers créatifs, de sport... et de superbes terrasses végétalisées à tous les étages – le *must* au troisième, avec un jardin potager –, mais aussi petits coins « pour bouder » ou méditer... tout a été pensé pour les résidents. « *J'ai vécu dans des familles d'accueil puis dans une clinique, dans beaucoup d'endroits différents, et là j'espère me poser pour préparer ma vie professionnelle* », confie Thomas, ravi.

Certains résidents sont autonomes, d'autres moins ; tous sont libres de circuler à leur aise. Le bâtiment est ouvert, avec des digicodes au cas où. « *C'est un réel changement pour les personnes accueillies, elles n'ont jamais été hébergées dans un lieu comme celui-là, il faut un temps d'adaptation. On demeure très souple* », indique Sylvie Rabineau, directrice des lieux. Libres, les résidents le sont aussi d'accueillir leur famille ou leurs amis en journée, dans la confortable salle des proches. Et bientôt les habitants du quartier pour apprendre les rudiments du potager.

Un tremplin vers la réinsertion

Plus qu'un hébergement, l'établissement d'accueil non médicalisé accompagne les résidents vers le rétablissement et la réinsertion. Mais il faut d'abord se refaire une santé. « *Le but, c'est de sortir de l'établissement, on y va tranquillement pour ne pas risquer un échec. Les résidents ont besoin d'être cocoonés, de se sentir bien, d'apprendre à vivre ensemble, la priorité n'est pas l'inclusion, il faut être patient* », assure la directrice. À l'Amandier, on avance ensemble, on coagit, on coconstruit, on coécrit l'histoire du foyer de vie. Les résidents choisissent leurs activités, les machines pour la salle de sport, les recettes de l'atelier cuisine, la décoration de leur foyer, les sorties à programmer. L'équipe reste au plus près

de leurs demandes, « *ce sont les résidents qui gèrent, c'est la force de la maisonnée* ».

Les trajectoires ne sont pas toujours linéaires, Jean vivait seul, Karim chez sa mère, Julie en famille d'accueil ; la plupart des résidents sortent d'une hospitalisation de longue durée. Dans l'unité médicalisée du rez-de-chaussée, une infirmière accompagne les parcours de soins.

La résidence de l'Amandier, c'est aussi une plate-forme d'accueil de jour, des visites de personnes à domicile ou en hospitalisation, et plusieurs maisons partagées dans le quartier. Dans la villa Pascal, Karim prépare des pâtes et des saucisses pour son colocataire qui est devenu son meilleur ami. « *J'ai appris à faire la cuisine, le ménage, et à me débrouiller tout seul ; avant, je ne savais rien faire.* » Sur un mur de sa chambre, Dragon Ball Z côtoie Johnny, Jésus et quelques sourates.

« *Ce sont des publics fragiles mais tous très positifs et motivés, parce que c'est une étape vers leur autonomie ; ils sont heureux et ont envie de créer du collectif même si ce n'est pas toujours simple. Ils ont vraiment des besoins spirituels très forts à cause de leur vie cabossée, certains réapprennent à prier* », s'enthousiasme frère Marc, l'aumônier de la structure.

Brigitte Martin

Thomas est fier de nous faire visiter « son » foyer de vie. La résidence de l'Amandier vient d'ouvrir à Drancy.



¹ Prénoms d'emprunt.

La graine de sel

Le jardin des délices... des corps

Le peintre flamand Jérôme Bosch¹ semble avoir pris quelques siècles d'avance sur le surréalisme. Témoin de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance, son *Jardin des délices*² est l'expression d'une belle cacophonie humaine.

Le triptyque représente à gauche le jardin d'Éden, au centre l'humanité sur terre et à droite l'enfer³. Jérôme Bosch a peint de nombreuses œuvres pour l'Église mais celle-ci était destinée à un noble des Pays-Bas qui l'avait commandée pour sa demeure afin de « divertir et éduquer ». Philippe II d'Espagne l'acheta en 1591 pour ses appartements de l'Escorial. Le roi était convaincu que ses actes sur terre seraient jugés par Dieu. Il conseilla à ses enfants d'observer attentivement les tableaux de Bosch car, disait-il, s'en dégage une certaine sagesse.

La nature humaine aux prises avec le péché

Jérôme Bosch n'était ni un marginal ni un hérétique et, de son vivant, il a connu un grand succès parmi la haute noblesse et le clergé du pays. Il était cependant un peintre libre qui laissait aller son imagination et peaufinait pendant des mois ces milliers de petits détails qui caractérisent sa peinture. Bosch n'a pas connu Luther puisqu'il est mort un an avant l'affichage de ses thèses mais son œuvre reflète bien l'angoisse de la nature humaine aux prises avec le péché et au risque de la damnation éternelle. Luther partagera cette réflexion sur la destinée humaine et l'impasse dans laquelle l'humanité se trouve par rapport aux péchés. Dans ce tableau, les seuls éléments qui ne sont ni exagérément petits, ni démesurément grands, ni déformés, sont les corps, le plus souvent nus. Nudité qui contredit la sortie du jardin d'Éden telle que la Bible

¹ Jérôme Bosch (v. 1450-1516) est un peintre de la Renaissance flamande.

² On peut voir *Le Jardin des délices* au musée du Prado à Madrid.

³ Sur ce site vous pouvez admirer l'œuvre dans ses détails : <https://archief.ntr.nl/tuinderlusten/en.html>

⁴ Genèse 3.17.



la décrit. Humanité nue qui n'a pas encore atteint sa maturité et demeure dans cet état d'enfance et de rêverie épargné par la frustration du désir.

Des corps débridés, une frénésie dénuée de sens

Contrairement à d'autres œuvres qui présentent la triade paradis-terre-enfer, ici la terre n'est pas le lieu « où l'on gagne son pain à la sueur de son front⁴ » mais où l'on s'adonne à toutes sortes de plaisirs généralement réprouvés par la morale de l'Église. Les corps s'emboîtent, s'accouplent, dévorent des fruits gigantesques, chevauchent des animaux féeriques et pourtant... nul n'a l'air heureux. La peinture des jardins symbolisait, à l'époque, l'amour courtois, le lieu de rencontre des amoureux. Le jardin-terre de Bosch n'est pas un endroit conçu pour y vivre mais une frénésie dénuée de sens comme l'expriment ces personnages enfermés dans un tube de verre. De ce lieu de plaisirs indifférents qu'aucune morale ne semble condamner, on va directement en enfer, en l'absence d'illusion de purgatoire. L'enfer est un chaos où les hommes et les femmes sont torturés par des instruments de musique.

Remarquons qu'un personnage se détache de ce bouillonnement pictural : le Christ dans le paradis. Traditionnellement, dans la peinture du Moyen Âge, c'est Dieu qui présente Ève à Adam et symbolise ainsi, pour l'Église, le lien du mariage. Le Christ du *Jardin des délices*, qui regarde le spectateur, tient la main d'Ève alors qu'Adam est couché à la manière de Jésus descendu de la croix. Faut-il comprendre qu'Adam symbolise le péché crucifié et que le Christ ressuscité tient la main d'une nouvelle humanité en la figure d'Ève ?

Jérôme Bosch n'est pas un fou, c'est un humaniste et peut-être même un annonciateur de la très prochaine réforme protestante.

Brice Deymié, pasteur de l'Église protestante française au Liban

Dossier

Le corps dans tous ses états



Une juste place pour le corps, l'esprit et l'âme

Je suis le corps d'un homme de 1,83 m pour 83 kg. Je suis l'esprit d'un professeur d'université. Et je suis l'âme d'un protestant réformé. Je suis aussi un corps à qui Jésus-Christ montre la voie. Je suis aussi un esprit de soixante ans, marié, père et grand-père. Et je suis enfin une âme de coureur de marathon. Cet article concerne la juste place du corps, de l'esprit et de l'âme dans un système qui reconnaît trois dimensions de la santé comme de la maladie. Une dimension physique (santé et maladie du corps), psychologique (de l'esprit) et spirituelle (de l'âme).

Ces trois dimensions sont interdépendantes. Mon état physique dépend aussi des états de mon esprit et de mon âme. Mon état psychologique dépend aussi des états de mon corps et de mon âme. Et mon état spirituel dépend aussi des états de mon corps et de mon esprit. Un corps malade peut rendre l'esprit malade. Une maladie psychologique peut perturber l'âme. Une âme malade peut provoquer des maladies physiques. Mais corps, esprit et âme ne sont pas toujours en harmonie. Ils n'ont d'ailleurs pas besoin de

l'être. Un esprit sain peut habiter dans un corps malade. Une âme saine dans un esprit malade. Un corps sain dans une âme malade.

L'âme n'est ni à côté ni dans le corps

Inclure l'âme dans le système de santé me semble juste¹. Juste, au sens que c'est rendre justice à ce qu'est l'être humain. Prendre soin de sa spiritualité maintient en santé. Donner des soins spirituels renforce la santé. Une âme plus saine aide à soigner les maladies physiques et psychologiques. Une âme plus saine aide aussi à mieux supporter les maladies physiques et psychologiques. Mais si ce système prétend localiser l'âme, il est faux. Car l'âme n'est pas à côté du corps ou de l'esprit. Pas plus qu'elle n'est dans le corps ou dans l'esprit. Elle est ailleurs. Elle les anime. L'âme est le principe de la vie. Elle fait vivre l'estomac et le cœur, les mains et les pieds, le cerveau et le sexe, le reste aussi. L'âme est un souffle, aspiré à la naissance, inspirant tout au long de la vie, que l'on expire à l'instant de la mort.

¹ Olivier Bauer, « Théologie protestante de la santé. Un état de la question », in Elisabeth Ansen Zeder, Jacques Besson, Pierre-Yves Brandt (dir.), *Clinique du sens*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2020, p. 61-66. <https://doi.org/10.17184/eac.3282>

L'âme est saine quand le corps accepte ses limites

Mais qu'est-ce qu'une âme saine ? On en trouve évidemment de multiples conceptions. Celle que propose Paul-André Giguère, un théologien québécois, me plaît tout particulièrement. Réfléchissant sur la maturité de la foi, il écrit : « *Nous dirons donc que la maturité de la foi de quelqu'un réside dans sa capacité de faire du sens et de réagir à propos de sa vie d'une manière satisfaisante (en termes de sens et de comportement), état qui traduit une actualisation et une intégration suffisantes de ses potentialités. Tous n'ont pas les mêmes potentialités, les défis de sens ne sont pas les mêmes aux différents moments de la vie, ce qui revient encore une fois à dire que la maturité est un état relatif à la personne d'une part, à la circonstance dans laquelle elle se trouve d'autre part*². »

Une telle maturité de la foi laisse chaque personne libre de définir le sens de son existence et le comportement à adopter. Elle rend chaque personne responsable de le faire dans chaque circonstance de son existence.

“
L'âme est saine quand la foi est mature.
”

L'âme est saine quand la foi est mature. Elle est saine quand une personne réussit à donner un sens aux possibilités et aux impossibilités de son corps et de son esprit. Elle est saine quand le corps et l'esprit font ce qu'ils peuvent et qu'ils acceptent de ne pas faire ce qu'ils ne peuvent pas. « *Équilibre dynamique* », écrit Paul-André Giguère. L'âme est saine quand elle maintient l'équilibre entre capacités et incapacités, entre parler et se taire, entre savoir et ignorance, entre maîtrise et lâcher-prise, entre confiance et doute, etc. Elle est saine quand les équilibres sont dynamiques. Quand elle s'adapte à la situation. Quand elle réagit à ce qui arrive avec plus d'action ou plus de contemplation, plus de force ou plus de douceur, plus de réflexion ou plus d'émotion...

Nous surestimons souvent les capacités de notre corps

Cette conception d'une âme saine correspond à mon expérience. Elle reconnaît qui je suis. Ce que je suis : corps et esprit. Elle valorise mes efforts pour faire quelque chose de ma vie. En même temps, cette conception d'une âme saine transforme mon existence. Elle me rappelle que je ne maîtrise pas tout ce qui m'arrive. Le croire relève de la maladie spirituelle. Une maladie à laquelle je n'échappe pas puisque j'ai tendance à me faire trop confiance. Je surestime souvent les capacités de mon corps et celles de mon esprit. Mais Dieu merci, mes soixante ans me forcent et m'aident à remettre mon corps et mon esprit à leur juste place. Sans pour autant sous-estimer mes capacités physiques et psychologiques. Ce qui serait aussi une maladie spirituelle. Mais pour laquelle j'ai plus de compassion. Car elle appauvrit les pauvres et affaiblit les faibles.

L'âme peut être malsaine

L'âme peut donc être malade. Mais elle peut aussi être malsaine. Elle peut l'être même en christianisme. J'en donne deux exemples. Elle est malsaine quand elle rend les malades responsables de leur maladie. « *C'est votre faute !* » dit l'âme chrétienne malsaine. « *Repentez-vous et Dieu vous guérira !* » ajoute-t-elle. Perversion spirituelle qui ajoute la culpabilité à la souffrance³. Elle est aussi malsaine quand elle nie les différences. « *Il n'y a plus ni malades ni personnes en santé* », dit l'âme malsaine d'un corps et d'un esprit chrétien en santé. « *Égalité en dignité et en droits* », ajoute-t-elle. Bon sentiment aux effets pernicieux. Perversion spirituelle qui refuse de prendre en compte la maladie, le handicap, la vulnérabilité ou la faiblesse. Mais en matière de maladie et de santé, la justice est réparatrice. Elle doit vouloir guérir. Elle doit au moins soigner.

Finalement, quelle est donc la juste place du corps ? En plaisantant à peine, j'écrirais qu'elle est entre le bout des orteils et le sommet du crâne. Ni plus ni moins. Parce qu'il nous fait vivre, le corps mérite d'être pris au sérieux. Mais parce qu'on peut vivre avec un corps affaibli, amputé, détraqué, délabré, il ne mérite pas qu'on l'idéalise, encore moins qu'on l'idolâtre.

Olivier Bauer, professeur de théologie pratique à l'université de Lausanne.

² Paul-André Giguère, *Catéchèse et maturité de la foi*, Montréal, Novalis, 1991, page 67.

³ Olivier Bauer, « La souffrance. Son cœur, son choc, sa fin », *La Revue des cèdres*, n° 50, octobre 2019, p. 123-130.
https://serval.unil.ch/fr/notice/serval:BIB_272082E462D4

Un corps devenu matière première de la fabrique de soi

Deux grandes données sociales contribuent ces vingt dernières années à une transformation profonde du statut du corps dans nos sociétés contemporaines¹ : l'individualisation grandissante du lien social et le triomphe du paradigme informationnel dans maints domaines scientifiques, dont ceux qui touchent au corps humain.

L'individualisation du lien social

L'individualisation du sens est liée à la croissance de l'individualisme libéral et aboutit couramment à une volonté de singulariser son corps en allant au plus proche de son désir : se construire un corps à soi, pour soi, unique dans sa forme, son apparence et ses performances à travers mille outils qui connaissent un engouement social considérable : tatouages, cosmétiques, chirurgie ou dermatologie esthétique, régime alimentaire, etc. Une formidable marchandisation du corps accompagne ce processus. Nos sociétés connaissent aujourd'hui une inflation des pratiques et des discours autour d'un corps devenu matière première de la fabrique de soi. Volonté d'autogénération qui se traduit souvent dans le langage ordinaire par la fière affirmation d'un corps réapproprié. Sans un travail sur soi, le corps est indigne, il ne porte pas encore le sceau de son individualisation. La mondialisation ajoute sa dimension propre en multipliant les modèles et en alimentant le métissage des représentations ou des pratiques, ou leur extension hors de leurs lieux d'origine.

Le paradigme informationnel

Autre matrice de transformation du statut du corps issu de la cybernétique, le paradigme informationnel exerce un empire sur les pratiques scientifiques qui impliquent le corps humain. Toute forme vivante tend désormais à être perçue comme un agrégat d'informations. Le monde animé se transforme en message déjà déchiffré ou en attente de l'être. L'information vide les vivants ou les objets de leur substance propre, de leur valeur et de leur sens afin de les rendre comparables. L'infinie complexité du monde se résout en un modèle unique de comparaison qui met sur le même plan des réalités différentes en liquidant leur statut ontologique. Avec le triomphe du paradigme informationnel, le monde n'est plus qu'un message que l'ordinateur retranscrit ou projette à l'extérieur.

Si la recherche scientifique se poursuit avec plus ou moins de discréption et de prudence, l'imaginaire social brode et alimente des fantasmes de contrôle génétique, de fabrique d'immortalité, de cyborgisation de l'humain, de téléchargement de l'« esprit » sur le Net ou une machine. Un imaginaire du post-humain s'est mis en branle. Au-delà des prothèses médicales à visée réparatrice, d'autres corps apparaissent : corps « améliorés » par l'ajout de périphériques – puces électroniques ou molécules – autorisant ou accroissant les performances de l'individu. Les démarches visent à « améliorer », à maximiser ses performances². La technique devient religiosité, techno-prophétisme, voie de salut pour délivrer l'humain de ses anciennes limites devenues pesantes. Exigence d'une liberté que plus rien ne borne sinon le désir, et surtout pas la responsabilité.

Part maudite en voie de rectification par les techno-sciences ou planche de salut se substituant à l'âme dans une société laïcisée où le bricolage de l'apparence est un souci permanent, la même rupture est présente qui met l'individu en position d'extériorité, de témoin, en quelque sorte, en face de son propre corps. Toutes ces démarches convergent vers une autonomisation du corps pour le meilleur ou pour le pire ; il est simultanément lieu de salut ou de haine, supprimé comme un fossile ou corrigé comme un brouillon malencontreux.

David Le Breton, professeur de sociologie à l'université de Strasbourg

La croissance de l'individualisme aboutit souvent à la volonté de singulariser son corps.



¹ David Le Breton est auteur notamment d'*Anthropologie du corps et Modernité* (Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2013), *La Sociologie du corps* (Paris, PUF, coll. « Que sais je ? », 2023), *L'Adieu au corps* (Paris, Métailié, [1999] 2013).

² Enhancement en anglais.

Le corps transformé : se conformer à un modèle

Un nouvel ascétisme du corps ?

L'ascétisme est traditionnellement défini comme une privation des plaisirs liés au corps en vue d'une fin supérieure, morale ou spirituelle. On pense au jeûne, à la restriction ou la sélection de certains aliments, à la chasteté et au refus de la jouissance de la chair, à la vie simple qui renonce aux plaisirs tactiles et esthétiques d'un mobilier raffiné.

Si l'ascétisme a longtemps été associé aux figures de l'anachorète et des ermites, et qu'il l'est encore, ne devrait-on pas discerner une nouvelle forme d'ascétisme chez ceux qui aujourd'hui mutilent leur peau par des injections, leurs muscles par des séances assidues à la salle de sport, leur système digestif par l'absorption de multiples compléments alimentaires peu assimilables ? Au fond, nous gardons les deux idées qui prévalent dans cet *askēsis* originel : l'exercice physique et le genre de vie.

Dans ce nouvel ascétisme, l'idée demeure de cet exercice du corps dans la répétition des gestes et dispositifs qui le négligent, le blessent, l'atrophient. Ce nouveau genre de vie n'est pas tourné vers un idéal moral mais vers le regard de l'autre. L'idéal ascétique tient davantage à la désirabilité qu'à la pureté morale. Si l'une et l'autre peuvent être regardées avec suspicion, la première découvre sa vanité en ce que sa satisfaction est condamnée à décroître avec le temps.

On peut se croire nietzschéen, c'est-à-dire penser les idéaux ascétiques traditionnels mortifères, contraires à la vie, à l'affirmation de soi. On peut aussi se retrouver dans la description de l'ascétisme de l'artiste ou du philosophe qui méprisent leur corps au nom d'un bien plus grand. Cependant, cette esthétisation que nous voyons dans le nouvel ascétisme n'est pas volontaire, elle est soumission à une morale du désir.

On peut se demander si, dans ce nouveau régime, on ne se retrouve pas faussement moral et faussement désirable puisque s'y engager, c'est déjà s'y épouser.

Charles Lefetz, professeur agrégé de philosophie

Un monde à corps perdu

En 1956, un article ethnographique décrit « Le rituel du corps chez les Nacirema¹ ». Pour ce peuple, le corps n'est pas naturellement harmonieux ; il est voué à s'affaiblir et se dégrader. Contre ces forces négatives, les Nacirema pratiquent des rituels élaborés comme des ablutions, notamment sur le visage et la bouche, dont l'apparence les fascine. Chaque famille conserve dans un temple « *des charmes et des potions magiques sans lesquels aucun des indigènes ne pense pouvoir survivre* ». Posséder chez soi plusieurs de ces lieux sacrés signe un rang élevé dans la hiérarchie sociale. Les individus de moindre condition s'efforcent d'imiter les rites des grands sans toutefois parvenir à conjurer autant qu'eux la malédiction du corps.

Cette satire dépeint les Américains des années 1950, déjà obnubilés par les pratiques hygiénistes et cosmétiques. Elle nous rappelle que chaque société humaine construit ses propres représentations du corps. Avec ces normes plus ou moins permissives, chacun exprime son identité dans une apparence sociale, entre conformisme et transgression. Par la distinction des goûts et styles de vie, elles illustrent aussi la hiérarchie des pouvoirs économiques, culturels et générés².

Notre monde occidental refoule le handicap et l'âge, la maladie et la mort, mais il mythifie un corps sacrifié par une variété de rites allant du running à la chirurgie esthétique, des régimes alimentaires aux tatouages. C'est là la marque d'une société « où, comme le remarque David Le Breton, *la permanence du provisoire devient le temps de la vie* ». Plus encore, « *l'apologie du corps est à son insu profondément dualiste, elle oppose l'individu à son corps. Elle suppose de manière abstraite une existence du corps que l'on pourrait analyser hors de l'humain concret*³ ».

Denis Malherbe, maître de conférences émérite des universités, HDR en sciences humaines et humanités nouvelles

Vivre ou survivre ?

Sans corps vivant, on n'existe pas. Exister nécessite le sentiment d'habiter son corps, d'être incarné dans ses émotions, ses sensations, la sexualité, l'érogène, la force, l'action.

Les violences sexuelles sont aujourd'hui mises en avant et fortement médiatisées, surtout s'il s'agit d'une personne connue ; on dirait que l'audimat et une psychologisation superficielle l'emportent sur l'aspect transgressif. Pourquoi ne pas punir, s'il y a eu crime ou délit, sans en faire un fait national ? Évidemment, il est important de rompre la loi du silence, d'apprendre ou réapprendre à dire non aux gestes et comportements déplacés, de dénoncer les violences sexuelles avérées, mais une publicisation excessive engendre paranoïa et phobie sociale. Le corps devient un objet, objet de persécution, de revendication, objet sexuel en danger permanent.

Le corps a été révélé d'une manière caricaturale dans le management de la pandémie de la Covid. Le nombre de morts, répété chaque jour, remplaçait les chiffres de la Bourse : les flux mondiaux n'étaient plus d'argent mais de virus, de morts et de patients en réanimation. Le corps n'était plus personnel mais réduit à la vie nue. Les résidents des Ehpad étaient confinés d'une manière radicale et, s'ils venaient à mourir, leur corps contaminé faisait écho à la peur terrible et obsédante de « crever » ; il ne s'agissait plus de la peur de mourir, qui a sa noblesse, mais de la peur de crever, dérisoire et irrationnelle, c'est-à-dire de perdre un corps biologique, détaché du psychique, du lien social, du spirituel. Cette peur ne permet pas de vivre, mais seulement de survivre.

Le corps de l'être humain est devenu un objet parmi les autres objets, dont la perte est devenue l'obsession d'une société précaire⁴. L'homme lutte en permanence contre la peur de mourir au lieu de prendre du plaisir à vivre. Vieillir n'est pas une maladie, sauf si l'on est obsédé par la proximité de la mort du corps et la peur de crever.

Jean Furtos, psychiatre des hôpitaux honoraire, fondateur de l'Observatoire national santé mentale et précarité

La chirurgie esthétique, c'est du 100 % psychologique

Les patients viennent nous consulter pour ce qu'ils estiment être un défaut physique, souvent à cause d'une phrase, d'un jugement ou d'une parole maladroite entendus dans leur enfance. Ils ont construit un complexe qui gâche leur vie au quotidien. La chirurgie esthétique les aide indiscutablement à se sentir mieux, dans leur corps et dans leur tête. Pour autant, toutes les demandes ne sont pas légitimes.

Certaines personnes sont dysmorphophobiques, elles sont obsédées, de manière pathologique, par des défauts imaginaires et ne seront jamais bien dans leur peau, malgré les opérations. Il nous appartient de les orienter vers la psychiatrie. Des praticiens font parfois du business et utilisent les réseaux sociaux pour faire leur publicité. Ils discréditent la profession. Quand on est jeune, on a tendance à se laisser influencer. J'exerce depuis trente ans, donc j'ai appris à repérer les personnes fragiles, les demandes incongrues, et je leur conseille parfois un thérapeute, un psychiatre ou un nutritionniste... Il faut savoir dire non, car opérer peut être délétère. La chirurgie esthétique, c'est du 100 % psychologique. La réussite n'est obtenue que si le patient se sent mieux en postopératoire.

Les choses ont énormément changé depuis cinquante ans, l'image du corps prend de plus en plus de place, le mal-être est palpable. Nous vivons dans un monde de l'apparence, du jeunisme, des selfies. Les individus subissent les injonctions de la société : avoir l'air en forme, rester jeune, faire du sport, être mince, ferme, c'est rude !

La demande est forte dans le monde entier, c'est un effet de la mondialisation : les Asiatiques se font débrider les yeux et les jeunes Françaises veulent de grosses fesses comme les Brésiliennes ou la taille fine comme cette star qu'elles suivent sur les réseaux sociaux. Ces phénomènes d'identification au corps d'un autre sont pathétiques !

Myriam Dallaserra, chirurgienne plasticienne et esthétique

¹ Horace Miner, « Body Ritual among the Nacirema », *American Anthropologist*, vol. 58, juin 1956, pp. 503-507.

² Philippe Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

³ David Le Breton, *Sociologie du corps*, Paris, PUF, coll. « Que sais je ? », 2023.

⁴ Jean Furtos, *Pandémie et Bio-Pouvoir, la nouvelle précarité contemporaine*, Rue d'Ulm, Paris, 2021.

Se reconnaître membres d'une commune humanité

Créer des occasions de donner et de recevoir un regard qui dit : « *Tu es une personne comme moi* » ; et peut-être même, dans un « faire-ensemble » : « *Tu es une belle personne* », c'est possible. Quel que soit l'état de nos corps par rapport à une prétendue norme, nous avons tous besoin d'un tel regard pour grandir en humanité.

Dimanche 3 décembre 2023. Les personnes accompagnées et soignées dans l'établissement La Rencontre¹, ainsi que des groupes de la paroisse de l'Église protestante unie de Bordeaux-Talence ont tous personnalisé des étoiles en carton. L'exposition commune est inaugurée ce jour, premier dimanche de l'Avent. Pasteure au service de l'accompagnement spirituel à la Fondation John BOST, je viens chercher la communauté protestante dans le temple attenant. C'est la fin du culte d'ouverture de l'Avent. Une longue procession de toutes les générations suit les musiciens jusqu'au grand hall de l'établissement.

Se regarder les yeux dans les yeux

Pendant les premières vingt minutes, les deux groupes s'observent. D'un côté du grand hall, les résidents et les professionnels. Il y a des fauteuils classiques, des fauteuils coques, des personnes avec des casques, d'autres avec de grosses moufles, des corps pas tous rectilignes... De l'autre côté, les paroissiens. Il y a des jeunes et des vieux, des petits et des grands, des aides à la mobilité de personnes âgées, cannes, déambulateurs, des corps pas tous rectilignes... Au milieu, l'exposition de toutes les étoiles personnalisées. Et moi. Silence. Je raconte une histoire d'étoile et la visite de l'exposition commence.

Une heure plus tard, les deux groupes n'en font plus qu'un. Telle personne au corps harnaché dans son fauteuil coque et non verbalisante explique son étoile à un adolescent, avec l'aide d'un professionnel. Telle autre, au corps *a priori* pas déformé, commente la sienne à un professionnel et à un résident qui marche sur la pointe des pieds et dont le corps penche étrangement en arrière.

L'adjoint de direction et moi, nous nous sourions. Satisfaction : les personnes présentes se regardent les yeux dans les yeux. C'est gagné !



Et si nous changions de regard sur ces corps « différents » ?

Et changer de regard...

Chacun a dépassé la surprise, parfois le malaise, occasionnés par la diversité des corps, des moyens de communiquer, des façons de regarder, de se déplacer, de manifester ses émotions. Nous n'étions pas inquiets, quasi sûrs que ce moment arriverait où les regards des uns et des autres ne se portent plus sur les corps, où les rencontres ont lieu les yeux dans les yeux, de personne à personne, dans une commune humanité.

De tels rapprochements ne sont pas notre quotidien, et les affiches publicitaires, la grande majorité des images télévisées ou cinématographiques, les difficultés de notre société à jouer la carte de l'inclusion ne nous y préparent pas, tant elles proposent une norme corporelle qui met à mal l'estime de soi de beaucoup, y compris de celles et ceux qui ne sont pourtant pas si loin du standard.

Pour que la rencontre soit possible, il est sans doute nécessaire de donner à chacun le droit d'être surpris : « *Comment ça marche un corps avec la pointe des pieds et le visage qui ne sont pas dans la même direction ? Cela fait mal ?* » Et sans doute nécessaire aussi de donner le droit aux émotions fortes, le droit d'avoir reçu au creux du ventre comme un coup de poing. Le droit d'être « *ému aux entrailles* », disent les écrivains bibliques. Pour certains cette douleur va passer très vite, pour d'autres beaucoup moins. Ce point de passage est le moment où je n'assimile pas systématiquement un « corps différent » à un « corps souffrant ».

Participer à un changement de regard sur les personnes en situation de handicap, nous pouvons porter cet objectif ensemble.

**Isabelle Bousquet,
pasteure à la Fondation John BOST**

¹ La Rencontre, établissement de la Fondation John BOST, accueille à Talence (33) des personnes adultes en situation de handicap.

L'expérience de l'amour de Dieu apaise les corps

Nous sommes mardi, il est 17 h 20 à la résidence des Lilas, à Coulommiers. Christine et moi, nous arrivons pour animer le temps d'aumônerie. Wilfried, Medhi, Stéphane et Romain attendent déjà devant la porte, impatients. Les autres vont bientôt arriver. Ce sera parti pour une heure de récit biblique, de louange exprimée par le geste, d'atelier manuel et de prière.

Lorsque l'établissement a ouvert ses portes, il y a trois ans, les séances d'aumônerie avaient été adaptées aux particularités des personnes atteintes de TSA : séances courtes (quinze minutes maximum), en petit nombre (trois ou quatre personnes en même temps). Mais lors de ces rencontres, à la grande surprise des professionnels de l'établissement, les résidents se sont montrés étonnamment calmes et patients : aucun trouble du comportement, aucune perte de contrôle, une capacité inédite à interagir à plusieurs. Et à la fin des séances, personne ne voulait partir !

Les troubles du spectre autistique (TSA) sont une catégorie de troubles du neurodéveloppement caractérisés par des particularités dans le domaine des interactions sociales et de la communication ainsi que par des comportements atypiques.

Les personnes atteintes de TSA ont un traitement différent de l'information sensorielle : elle n'est pas perçue avec la même sensibilité, pouvant être soit amoindrie (hyposensibilité), soit augmentée, voire douloureuse (hypersensibilité). Les filtres sensoriels, la capacité à gérer de multiples stimulations et à se protéger sont perturbés. Au quotidien, cela peut générer des comportements à visée de protection (fuir les bruits, les contacts physiques...) ou au contraire une recherche sensorielle (manipuler compulsivement des objets, se balancer...). Dans certaines situations, ces mécanismes de régulation sensorielle peuvent glisser vers des comportements problématiques (se gratter, se mordre, se frapper la tête...) et aller jusqu'à l'automutilation, d'autant plus que la perception de la douleur est également modifiée.

Afin de garantir une qualité de vie optimale, il appartient aux proches de personnes avec au-

Nous avons fait évoluer l'organisation. Aujourd'hui, nous rassemblons un groupe d'une quinzaine de résidents pendant plus d'une heure. La rencontre se déroule dans la joie et les rires jusqu'au moment le plus attendu : le temps de prière. Tous se rassemblent alors autour de l'icône du Christ et de la bougie allumée. Chacun à son tour peut s'approcher pour prier. Là, le miracle opère : le silence règne pendant plus de cinq minutes. Chacun veut prier à sa manière : certains parlent à Jésus, d'autres caressent l'icône, d'autres prennent la bougie entre leurs mains. Il y a aussi Anthéus qui vient simplement s'asseoir en souriant à côté de l'icône, et Alexandre, qui ne parle jamais à personne, mais dont on découvre le son de la voix lorsqu'il s'adresse à Jésus.

Que se passe-t-il lors de ces rencontres pour rendre possible ce qui au quotidien est si difficile ? Pas grand-chose d'explicable par nous ni par les professionnels de l'établissement. Mais une chose est sûre : quels que soient les difficultés de communication et les troubles corporels, Jésus sait trouver le chemin des cœurs. Il fait sentir sa présence et son amour. Il agit pour apaiser les corps et les esprits.

Marc de Maistre, aumônier de l'AEDE

tisme de trouver l'équilibre entre protection contre les sollicitations désagréables ou envahissantes, et environnement suffisamment riche et stimulant.

Mélanie Dorkel, psychologue clinicienne, établissements du Mont-des-Oiseaux, AEDE



Quels que soient les difficultés de communication et les troubles corporels, Jésus sait trouver le chemin des cœurs.

Quand la médecine abandonne l'examen clinique

« Faites une échographie et une prise de sang, je vous verrai après... » Les résultats arrivent, le médecin les regarde, interroge brièvement la personne et lui prescrit d'autres examens ou un traitement. L'acte de soin élémentaire disparaît tragiquement au profit des technologies médicales.

Le malade reste habillé. Son corps n'intéresse plus la médecine car l'imagerie et les chiffres parlent de lui avec plus de précision que la main, l'oreille ou l'œil du médecin. Simplement, la médecine choisit les armes qu'elle connaît.

L'examen clinique, un concept dépassé

La décision du médecin dépend beaucoup plus de ses interventions que de la place du corps lui-même. L'imagerie est muette, les chiffres peu significatifs ? Le psychiatre est rapidement appelé à la rescouasse ! L'image est parlante, les chiffres anormaux ? L'enquête est lancée sans l'examen de la victime, ni l'étude des « lieux du crime ».

Cette nouvelle approche se généralise. Le médecin n'a plus confiance dans son examen clinique, qui n'est d'ailleurs quasiment plus enseigné. Le transfert technologique contraste avec une sacralisation du corps dans la société, une fascination de la chirurgie ou médecine esthétique. L'image du corps malade n'est plus la finalité de la médecine, les médicaments du soin corporel l'intéressent beaucoup plus. La trajectoire récente de reconversion de l'ancien ministre de la Santé en est un exemple caricatural...

Cette exclusion de l'examen du corps malade laisse alors toute sa chance à la médecine purement technologique. Cette dernière évacue toutes les situations pathologiques pour lesquelles elle n'est pas en mesure d'apporter son expertise technique et son traitement.

Des conséquences dramatiques

Les conséquences du triomphe de la médecine technologique sont nombreuses. Elles sont financières, humaines et paradoxalement scientifiques.

Financières d'abord, car à la disparition de la main, de l'oreille et de l'œil du médecin se substitue désormais l'acte technique qui a un coût parfois démesuré par rapport à la valeur de son expertise. La moindre douleur abdominale appelle en urgence une échographie « pour voir » ; le plus petit mal de tête, un scanner. La répétition de ces actes décuple la dépense au nom d'un « on ne sait jamais »...

Humaines ensuite, car la technologie peine à appréhender l'ensemble du corps, à des années-lumière de la conception holistique de la personne si bien défendue par Paul Ricœur. Peu à peu, le corps devient une mosaïque d'organes dont la réalité ne finit par dépendre que de leur image et leur quantification.

Scientifique enfin, paradoxalement, car la science finit par ignorer ce que les instruments ne révèlent pas. D'où le manque de recherche dans le domaine de ce que l'on nomme les troubles fonctionnels. Il est étrange, par exemple, que la science ait mis autant de temps à s'intéresser à ce que l'on appelle

le « Covid long » parce qu'elle n'avait pas de traduction biologique ou d'imagerie, alors qu'il s'agit d'une réalité morbide particulièrement pénible pour ceux qui en sont atteints.

Ainsi, la médecine a changé pour le meilleur car effectivement des pathologies inconnues ou graves jusqu'ici sont aujourd'hui traitées rapidement avec une efficacité remarquable, mais aussi pour le pire parce qu'elle finit par abandonner ce qui était sa tradition, c'est-à-dire l'écoute, l'examen, la réassurance. En un mot, l'acte de soins le plus élémentaire.

Didier Sicard, médecin, ancien président du Comité national consultatif d'éthique



L'examen du corps du malade est trop souvent délaissé au profit des technologies médicales.

La socio-esthétique au secours du corps éprouvé

Le corps peut être considéré comme le premier objet du rapport à soi et à l'autre dans un triptyque complexe où se définissent le schéma corporel, l'image du corps et l'estime de soi.

Si chaque époque et chaque culture définissent un « corps idéal », généralement jeune, sportif et performant, *quid* du corps ordinaire qui, lui, est vulnérable ? En effet, au cours de sa trajectoire de vie, l'individu est exposé à des risques corporels et environnementaux qui le placent, en fonction de ses ressources, en situation de fragilité, de précarité ou d'exclusion. Ces diverses situations éprouvent le corps, qu'il convient de réhabiliter.

Prendre soin du corps vulnérable, le soulager, l'embellir

Le verbe « réhabiliter » suppose de rétablir quelqu'un dans ses droits ou ses fonctions. Comment dès lors imaginer la réhabilitation d'un corps éprouvé par des difficultés relationnelles, de travail, de logement, de santé... assorties de souffrance physique, psychologique, sociale, symbolique ? On pense spontanément aux professionnels médicaux ou psychosociaux pour le prendre en charge, mais il existe une approche complémentaire : la socio-esthétique.

La socio-esthétique se définit par des pratiques sociales de soins de beauté, individuelles ou collectives, sur le corps vulnérable en souffrance ; elles participent à la reconnaissance de l'identité de toute personne humaine, quels que soient son âge, son sexe, sa situation ou sa culture¹...

La socio-esthétique concerne tous les publics et s'exerce dans de nombreux établissements médicaux, sociaux et pénitentiaires. Elle s'occupe du corps en souffrance par le toucher, la parole, le regard, lui reconnaît sa valeur et sa beauté, est attentive à ses émotions et prend en compte, quelles que soient ses conditions d'existence, son humanité et sa dignité. La pratique favorise, par le mieux-être avec soi-même, la relation à l'autre, et se décline entre prendre soin du corps vulnérable, le soulager et l'embellir.

Réhabiliter le corps malmené, précaire et exclu

La fragilité s'associe à la notion de dépendance à autrui pour les soins quotidiens. Elle existe aux âges extrêmes de la vie ou à l'occasion de graves problèmes de santé. Cette prise en charge peut être assurée par des proches ou, plus souvent, des établissements hospitaliers ou des institutions médico-sociales. Dans les premiers, la dureté du

traitement médical est compensée par la douceur des soins esthétiques ; dans les seconds, la singularité de ces soins atténue la pesanteur du collectif.

La précarité est associée à de nombreux risques et devient problématique en cas de pertes de certaines ressources : le travail, la santé, l'entourage... Des prises en charge ponctuelles apparaissent nécessaires. Pour réhabiliter le corps précaire éprouvé, la socio-esthétique privilégie la restauration de

“ La socio-esthétique privilégie la restauration de l'image du corps. ”

l'image du corps quand l'insertion professionnelle est prioritaire, tandis qu'elle valorise davantage l'estime de soi lorsque l'objectif premier est l'insertion sociale.

Être exclu, c'est être « chassé de la société ». Le corps exclu est malmené par de multiples formes de violences et peut être restauré par un parcours de soins sociaux, médicaux, psychologiques et esthétiques qui contribuent à la reconstruction de son identité. La socio-esthétique a toute sa place dans ce processus.

Gisèle Dambuyant, MCF/HDR² de sociologie, Université Sorbonne-Paris Nord



¹ Gisèle Dambuyant, *La Socio-Esthétique : prendre soin, soulager et embellir le corps vulnérable*, Toulouse, Érès, 2023.

² Maître de conférence, habilitée à diriger des recherches.

Le corps dans la Bible : bien plus qu'une enveloppe...

La mention du corps dans la Bible apparaît dès la première page, où est décrite la création de l'être humain selon le désir de Dieu, fait à son image et selon sa ressemblance¹.

Dans le septième chapitre de la Genèse, le récit biblique décrit le Seigneur modelant la terre glaise, puis lui insufflant le souffle de vie. Ainsi cette matière inerte devient un être vivant, une créature merveilleuse, selon les mots du roi David².

Une vision du prophète Ézéchiel³ évoque le corps de façon extrêmement imagée à partir d'ossements desséchés qui reviennent à la vie, en reformant un squelette, qui à son tour est recouvert de muscles, de chair et de peau. Ces corps inertes, morts, reprennent vie lorsque le souffle, l'Esprit du Seigneur, les pénètre à nouveau.

Cette vision évoque l'acte (re)créateur, comme une invitation à revivifier son existence par l'action du souffle divin.

Un corps pour glorifier Dieu

Le Verbe divin lui-même, en choisissant de s'incarner, va vivre pleinement dans ce corps fait de chair et de souffle. À sa mort, il expérimentera la résurrection, devenant ainsi pour l'humanité entière une espérance⁴. L'apôtre Paul décrit le bénéfice de cette résurrection en ces termes : « *Et si l'Esprit de celui qui a réveillé Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a réveillé le Christ d'entre les morts fera aussi vivre vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous*⁵. »

Paul présente le corps comme le temple de l'Esprit saint et exhorte le croyant à glorifier Dieu dans son corps⁶. « *Tout est permis, dit-il, mais tout n'est pas utile ; tout m'est permis, mais moi, je ne permettrai à rien d'avoir autorité sur moi*⁷. » Par ces paroles, la libération qu'apporte l'adhésion à Christ offre à

l'être humain une pleine possession de sa vie, de son être tout entier, celle-ci se manifestant notamment à travers son corps.

L'apôtre Paul invite ainsi le croyant à « *offrir son corps comme un sacrifice vivant, saint et agréé de Dieu*⁸ ». Cette formulation peut paraître étrange. Ici, le corps évoque bien plus que l'enveloppe matérielle de l'être humain. Il sous-entend la personne dans son entièreté. Cette invitation exhorte les croyants à considérer leur vie dans toute sa richesse et à l'offrir en sacrifice, reconnaissant ainsi en Dieu la véritable source de toute vie et de tout bien.

L'Église est un corps

Le corps créé, fait de chair et de sang, porte son humanité, avec ses forces et ses faiblesses. Le langage biblique emploie cette réalité corporelle pour enseigner, interpeller et exhorter. Paul utilise l'image du corps humain composé d'un ensemble d'organes comme paradigme à sa conception de l'Église, organisme vivant du Christ et de ses fidèles⁹. Cette allégorie met en avant l'unité du corps du Christ, l'Église, dans une diversité de fonctions pour accomplir sa mission¹⁰. Par le baptême, l'Esprit unit les croyants entre eux et au Christ¹¹, qui en devient la tête¹². C'est par l'Esprit également que se vit en elle et par elle l'amour du Christ¹³. Bien que, dans certains de ses textes, le corps puisse être l'Instrument et le siège du péché, Paul ne manque pas de rappeler que « *nous sommes son ouvrage [de Dieu], [...] créés en Jésus-Christ pour des œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance, afin que nous nous y adonnions*¹⁴ ».

La Bible nous invite, tout au long de ses textes, à envisager le corps comme une œuvre magnifique, expression de la volonté de Dieu et porteuse de son projet de vie. À ce titre, le corps est digne de respect et appelé à exprimer dans sa plénitude l'identité de son Créateur.

Ana Aurouze, chef de projet à l'Alliance biblique française

¹ Genèse 1.26-27.

⁹ Éphésiens 1.22-23.

¹⁰ 1 Corinthiens 12.12.

¹¹ 1 Corinthiens 12.13.

¹² Colossiens 1.15, 20, 24 ; 3.15 ;

Éphésiens 1.10, 22-23 ; 2.16 ;

4.4-16 ; 5.22-33.

¹³ 1 Corinthiens 13.

¹⁴ Éphésiens 2.10.

² Psaume 139.14.

¹¹ 1 Corinthiens 12.13.

¹² Colossiens 1.15, 20, 24 ; 3.15 ;

Éphésiens 1.10, 22-23 ; 2.16 ;

4.4-16 ; 5.22-33.

¹³ 1 Corinthiens 13.

¹⁴ Éphésiens 2.10.

“ Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, cet Esprit qui est en vous et que Dieu vous a donné ?

1 Corinthiens 6.19

”

3 questions à Charles-Antoine Kouakou

Charles-Antoine Kouakou a décroché la médaille d'or aux Jeux paralympiques de Tokyo en 400 m T20¹. Il est le premier champion paralympique issu de la Fédération française du sport adapté, fédération multisports au service des personnes en situation de handicap mental et/ou psychique. Le sprinter de vingt-cinq ans s'apprête à participer aux Jeux paralympiques en septembre.



1

Charles-Antoine, ça fait quoi d'être champion ?

Moi, ça me fait plaisir, d'être champion, c'est bien, je suis content, quoi. C'est moi la star de l'équipe de France. En ce moment je m'entraîne bien, je prépare bien, ça se passe bien. Je suis en train de préparer les JO, ça approche, ça commence le 2 septembre. Je suis déjà prêt. Le corps et la tête. Mais le plus important, c'est la tête.

J'ai commencé à courir, j'avais treize ans. J'ai commencé à courir à l'IME² Ladoucette, j'ai découvert l'athlétisme comme loisir, une éducatrice de l'IME m'a vu courir. Elle a vu que j'étais bon à courir. J'aime ça, courir. J'ai commencé le premier jour d'entraînement et j'ai commencé la compétition, j'ai fait le championnat de France. J'ai fait du saut en longueur, du saut en hauteur, après on m'a demandé de choisir. J'y suis allé deux semaines, quatre semaines, six semaines, j'étais bon en saut en hauteur aussi. On m'a dit de me mettre au 400 m. Je me sens bien.

2

Comment se passent les entraînements ?

Je travaille à l'ESAT des Muguet, au Bourget, mais je n'y suis pas beaucoup. En ce moment, je m'entraîne six fois par semaine. Deux heures. C'est six fois tout le temps. Tous les jours. Toutes les semaines. Le dimanche, c'est le repos. C'est pas trop pour moi, ça va, je suis bien. Pour moi, c'est du plaisir. Le corps, des fois, il peut être fatigué mais il te suit quand tu cours, le corps, il s'habitue. Par exemple, quand tu fais un footing en vitesse à fond, ton corps, il s'habitue. C'est grâce au corps que tu deviens champion. Aux paralympiques à Tokyo, en fait, c'est dans la tête. Tout le monde peut pas être champion. Pour moi, j'ai un corps particulier. C'est le

corps qui décide. Il te demande de courir et moi je cours. Le corps, il t'aide à courir. En fait, c'est dans la tête. C'est le corps qui dit. Quand le corps, il est essoufflé, tu t'arrêtes. C'est stop, tu vas pas plus loin. Le corps, il souffre et quand il commande d'arrêter, tu t'arrêtes, parce que si tu t'arrêtes pas, c'est la blessure. Après, quand le corps, il te demande de continuer, tu continues. Il faut le respecter. Il faut en prendre soin.

3

Prenez-vous un soin particulier de votre corps ?

Je dois faire attention à ce que je mange. Il faut bien dormir. Je me couche entre 22 h 30 et 22 heures pile. Le matin, je me lève vers 6 heures ou 6 h 30. Il faut bien manger le matin et boire deux verres d'eau, ça, c'est important, ça fait partie. Quand je fais l'entraînement, je bois toute une bouteille. Je bois une gorgée, je pose, je cours, juste une gorgée, et je cours, et je bois encore une gorgée. Je fais tout le temps ça.

Je sors un peu mais je prends pas le risque de me blesser. En fait, moi, je fais attention de pas prendre de risque, je ne fais pas de foot, rien du tout. Tout ça, ça compte. Si jamais je vais me balader, oui, après, il faut pas faire le fou, pas faire n'importe quoi.

C'est important de prendre soin de son corps. Pour tout le monde. Pour moi, ça fait partie, le corps, il s'habitue. Quand tu fais un footing, la compétition, le corps, il décide. Le corps et la tête, c'est un tout. C'est tout moi. Quand le corps va mal, la tête va mal. Et si la tête va mal, le corps va mal. C'est la même chose. Si le corps, il est pas bien, tu risques de tomber aux pommes. C'est pour ça, il faut écouter le corps.

Propos recueillis par Brigitte Martin

¹ La catégorie T20 est destinée aux athlètes ayant une déficience intellectuelle.

² Institut médico-éducatif.

La question éthique

Réfléchir à une éthique du corps à la FEP (qui appartient au « corps » médicosocial) procède souvent d'une émotion face à une atteinte, physique ou symbolique du corps et nous confronte à de multiples questions...

À l'époque moderne, on considère que le corps représente l'individu dans sa globalité : je suis incarné, mon corps est moi, à la fois substrat charnel et siège de mes expériences psychiques et spirituelles. Comme moi, autrui est aussi un corps, et toute relation passe par le corps et ses cinq sens !

Le corps, lieu de notre identité

Le corps reflète la construction de notre identité personnelle. Or, la technologie médicale l'a rendu transparent : biométrie, carte génétique, IA... permettent de l'identifier. Quel usage est-il fait de ces informations quand elles dépassent la question de la délinquance, ciblent une population vulnérable, réfutent la minorité ou l'identité d'un migrant ?

Notre corps en dit long sur notre identité sociale, religieuse, culturelle, qui nous façonne par des tatouages ou scarifications, des coiffures, des prédictats alimentaires, des diktats vestimentaires, des rituels de passage (excision, circoncision)... et finalement sur le mode relationnel homme-femme. Dans

notre société devenue multiculturelle, où les codes ne sont pas connus ni acceptés par tous, comment éviter que ces marqueurs ne deviennent sources de préjugés, harcèlement, racisme, exclusion ?

Les médias, les réseaux sociaux, donnent des images idéalisées du corps humain et marginalisent tout ce qui s'en éloigne. Mais comment définir, et sur quels critères, une « anomalie » ? Comment concevoir qu'une vie humaine comporte des événements normaux mais bouleversants comme la puberté, le vieillissement, la maladie, un handicap ? Quelle place est faite aux corps imparfaits ?

En fin de compte, mon corps, biologique, psychique, social, visible, sensible, secret... est sans cesse confronté au corps de l'autre, tout aussi complexe. Pas de moi sans toi – c'est la notion même d'altérité.

Le corps, objet de respect

De cette confrontation peut naître le non-respect du corps, la violence du rapport au corps de l'autre. Il ne va pas de soi de reconnaître la valeur universelle de la dignité humaine, incluant le respect de l'intégrité de son corps (inviolable, indisponible et non commercialisable...).

Mais, dans notre société libérale, il existe une tension entre le respect de cette dignité fondamentale et la liberté individuelle (supposant l'autonomie du sujet). Jusqu'où revendiquer un droit à disposer de son propre corps ? Quelle différence entre acquiescement et consentement ? Quelle frontière entre usage et comportement addictif ?

L'éthique du corps en appelle au « prendre soin »

Liée au « bien vivre ensemble », l'éthique du corps dépasse le simple respect, incluant l'égard ou la considération que nous portons à autrui, visant le « prendre soin », la sollicitude... dans une relation humaine très interdépendante. Or, le corps que je suis est l'objet de désirs inconscients, de pulsions ou de fantasmes : curiosité, agressivité, répulsion, pouvoir, manipulation, humiliation, sont en filigrane de la relation de soin, en accord ou non avec des valeurs et croyances (personnelles, sociétales, culturelles...), au point qu'un professionnel peut agir malgré lui, « à son corps défendant », envers un corps objet (et non plus sujet) de soin...

Dans nos institutions, veillons-nous suffisamment à l'intentionnalité des gestes de soin, tant ils renvoient à la relation que chacun entretient avec son propre corps, et celui de l'autre ?

Nadine Davous, médecin des hôpitaux, coordinatrice d'un espace éthique hospitalier

◀ Veillons au quotidien à l'intentionnalité de nos gestes de soin.

L'ubérisation du corps

Depuis 1981, les salariés et bénévoles de l'association chrétienne Aux captifs la libération¹ vont à la rencontre de personnes à la rue, notamment en situation de prostitution. Gilles Badin, directeur opérationnel du Pôle prostitution, explique cette mission.

Quel est le cœur de votre projet ?

Il s'agit de rencontrer et d'accompagner des personnes vivant dans la rue, dans les bois de Vincennes ou Boulogne, avec leurs souffrances. Nous allons les voir comme nos proches, aimés de Dieu, pour leur apporter sa tendresse. Nous témoignons par notre action et sans prosélytisme. Celle ou celui que nous rencontrons est approché dans son intégralité.

Quelle est la position de votre association face à la prostitution ?

Il existe trois mouvements de pensée sur ce sujet. Le mouvement prohibitioniste considère que c'est un mal et que les clients, les proxénètes, les prostituées sont coupables au même titre. C'est une vision répandue dans les pays musulmans. Le mouvement réglementariste aborde la prostitution comme un mal nécessaire qu'il faut encadrer. Il parle de travailleuses du sexe. C'est le cas aux Pays-Bas, en Allemagne, en Espagne.

Enfin, le mouvement abolitionniste voit les individus en situation de prostitution comme des personnes victimes. Les clients et les proxénètes sont en revanche coupables. C'est le modèle français dont nous nous approchons le plus. Mais nous ne parlons pas à la place des personnes. Si une femme évoque « son libre choix », nous l'accueillons avec ce qu'elle dit, sans jugement.

Vous constatez cependant que la contrainte est la règle ?

Quatre-vingtquinze pour cent des femmes que nous accompagnons se déclarent « personnes victimes » et préféreraient faire autre chose si elles le pouvaient. Mais cette prise de conscience peut prendre beaucoup de temps. Comment reconnaître qu'on a « perdu » vingt ans de sa vie dans la prostitution ? Je n'ai jamais rencontré une femme qui ferait ce choix pour sa fille... Beaucoup disent qu'elles se sentent comme « des bouts de chair ».

¹ Aux captifs la libération est une association catholique humanitaire au service des personnes de la rue et des personnes en situation de prostitution, <https://www.captifs.fr>



De nombreuses femmes en situation de prostitution ont l'impression d'être « des bouts de chair ».

Cette absence totale de reconnaissance s'est-elle aggravée avec le numérique ?

Complètement. Soixante pour cent de la prostitution passent par Internet, les chiffres explosent. Des jeunes filles originaires d'Amérique latine sont envoyées en Espagne. Les proxénètes organisent leurs tournées derrière leur écran. Elles passent trois jours dans des hôtels réservés à Berlin, Paris, Rome, font des passes et retournent à Barcelone. Les services de police spécialisés sont démunis face à ces réseaux très organisés. Les proxénètes sont payés directement sur un compte bancaire. On parle « d'ubérisation », c'est-à-dire de dématérialisation de la prostitution, sauf malheureusement pour la prestation sexuelle finale.

Outre le lien et l'écoute, que mettez-vous en place pour ces personnes ?

Nous leur proposons des lieux pour se poser et se reposer puis des activités de dynamisation qui vont de l'art-thérapie à des cours d'informatique ou des sorties culturelles. Certaines n'ont jamais quitté leur bout de trottoir ni vu la tour Eiffel. Au-delà, nos travailleurs sociaux peuvent mettre en place des « parcours de sortie de prostitution » avec celles qui ont pris cette décision. Ainsi trente personnes ont-elles pu trouver un emploi, un logement, sortir du statut de victime, avec l'association en 2023.

Vous êtes témoins de beaucoup de situations de souffrance. Comment le vivez-vous ?

Chaque début de tournée à la rue démarre par une prière ou un moment de silence et s'achève par un échange sur ce que nous avons vécu. Nos bénévoles reçoivent huit heures de formation. Et nos cent vingt bénévoles et vingt salariés participent régulièrement à des groupes d'analyse des pratiques animés par un psychologue.

Propos recueillis par Nathalie Leenhardt

Le refus de soins

Le refus de soins, fréquent en Ehpad, peut concerner les traitements médicamenteux, l'alimentation, les rendez-vous médicaux, mais aussi la toilette et tous les soins prodigués au corps. Il est susceptible de constituer un facteur de déstabilisation pour l'équipe soignante.

Lorsqu'il refuse les soins, le résident signifie quelque chose qu'il s'agit de déchiffrer. Les observations des soignants, la famille, peuvent apporter des éléments de réponse. Les raisons du refus sont multiples : médicales, liées au moment ou à la manière dont le soin est réalisé, résulter d'une souffrance physique ou morale, du déni des troubles...

Contrainte et bientraitance sont incompatibles

Madame P. est une maîtresse femme. Elle ne voulait pas entrer en Ehpad. Elle devient agressive verbalement et physiquement en cas d'insistance lors des soins. Les refuser, c'est nier son vieillissement, son corps dégradé, souillé, douloureux, sa dépendance et sa déchéance. Elle réaffirme ainsi son identité et conserve sa dignité. Elle veut rester la femme qu'elle a été. Elle tient à être regardée comme un sujet et non comme un objet de soins. Entendre son besoin conduira à communiquer autrement avec elle, contribuera à l'apaiser et à faciliter son acceptation.

Il arrive que l'équipe soignante soit dans une impasse. Le danger est alors la tentation de la contrainte, pour pallier l'échec de sa mission : porter assistance. Un dilemme se joue entre le libre choix de la personne et sa protection.

Faut-il imposer un soin ? Les troubles cognitifs peuvent-ils disqualifier la décision du sujet ? Demeure-t-on bientraitant sans consentement ?

La loi Kouchner du 4 mars 2002 autorise une personne à refuser un soin. C'est un droit et une liberté fondamentale. Son consentement est recherché, même en présence de troubles cognitifs. Ainsi, être bientraitant apparaît incompatible avec la contrainte car celle-ci rompt la communication, crée de l'agressivité, une souffrance de part et d'autre, l'aggravation de la situation.

Le professionnalisme des soignants n'est pas contesté

Accepter le choix d'un résident ne présuppose pas son abandon. Au contraire, c'est l'occasion de le remettre au centre de la réflexion soignante. Il est primordial de s'assurer de sa bonne compréhension de la situation et des conséquences de son choix. Son refus et les tentatives de négociation seront inscrits dans son dossier médical. Les craintes de certains professionnels d'être accusés de non-assistance à personne en danger seront écartées. Il s'agit aussi d'écouter le résident pour maintenir le dialogue, créer une relation de confiance, formuler d'autres propositions, limiter la confrontation.

“

Il n'y a pas toujours de solution idéale.

”

Le professionnalisme des soignants n'est pas remis en cause par le refus de soins. En revanche, ils sont amenés à s'interroger sur la qualité de leur relation à l'autre. Le bon soin, n'est-ce pas celui qui causera le moins de déplaisir au sujet ? En respectant son choix, ils se préservent de la toute-puissance.

Les décisions collégiales, indispensables, n'aboutissent pas toujours à une solution idéale ou immédiate. Parfois, il n'y en a pas. Face à ces situations douloureuses, prendre soin des soignants est essentiel. Des groupes d'analyse de la pratique favoriseront l'expression de leurs difficultés et souffrances. Les réflexions éthiques donneront du sens à leurs interventions. Elles permettront d'évaluer le bénéfice/risque d'une décision, de veiller à ne pas nuire au sujet et à respecter sa décision.

Nicaise Landais, psycho-gérontologue en Ehpad

Troubles psychosomatiques : quand le corps parle

En tant que parent, nous connaissons bien le syndrome des douleurs abdominales avant d'aller à l'école. Dès son réveil, notre enfant affirme qu'il a mal au ventre. Une bonne raison pour ne pas aller à l'école ?

Lorsque nos enfants ont mal au ventre ou à la tête avant de partir à l'école, nous envisageons immédiatement un mal imaginaire. Mais si cette douleur n'était pas fictive ? Si nos enfants avaient réellement mal au ventre ?

Des maux récurrents

Mon épouse et moi sommes famille d'accueil. Nous avons observé, à maintes reprises, que toute douleur doit être écoutée. Les enfants placés dans des familles d'accueil ont vécu des traumas qui ont engendré une grande insécurité et beaucoup d'anxiété. Les petits changements dans le rituel de leur quotidien peuvent facilement devenir des sources de stress intense.

Chez Julie¹, dix-sept ans, nous constatons souvent les signes visibles de l'anxiété sur son corps. Elle a régulièrement besoin de soins pour limiter les formes de son eczéma. Pour Matthieu, neuf ans, porteur d'un trouble du spectre de l'autisme, les maux de ventre sont récurrents et deviennent parfois très invalidants. De plus, son hyperacousie² fait qu'un niveau sonore acceptable pour la plupart d'entre nous devient une source d'agression pour lui. Son mal-être se manifeste par des attitudes physiques dérangeantes.

Une souffrance psychique, une manifestation physique

Quelle que soit l'intensité d'un ressenti, le corps exprime à sa manière les effets d'une souffrance impalpable. Complexes, les maladies psychosomatiques ont une dimension physiologique, psychologique et spirituelle.

Physiologique, parce que face à une situation dépassant nos ressources adaptatives et engendrant du stress, le corps réagit. Sécrétion d'adrénaline et de cortisol, augmentation du rythme cardiaque, ralentissement de la digestion... sont des exemples de changements réels en nous. L'enfant stressé à la perspective d'aller à l'école n'est pas un simulateur,



L'enfant stressé ne simule pas, il a vraiment mal au ventre.

il souffre d'authentiques maux de ventre, même si leur origine est psychologique.

Le stress est problématique lorsqu'il devient chronique. Les symptômes physiques prennent les traits de réelles maladies. Notre corps exprime ce qui presse notre âme. Une part de notre détresse intérieure devient la détresse de notre corps.

Les maladies psychosomatiques ont par définition une dimension psychologique. Les émotions sont refoulées, or elles se manifestent d'ordinaire par des modifications physiologiques. Nous ressentons dans notre corps la joie, la peur, la tristesse, la colère. Si nous refusons d'extérioriser des émotions de forte intensité, notre corps se chargera de les dire à sa façon.

Les maladies psychosomatiques ont aussi une réalité spirituelle. Le roi David l'exprime dans un psaume : « *Les forces m'abandonnent à cause de mes fautes et mon corps dépérit*³. » Dieu a mis en place des principes spirituels et naturels bons pour notre vie. Nous ne pouvons pas dissocier corps, âme et esprit. L'être humain est un tout. Le mal qui atteint une part de la personne l'atteint tout entière. Un désordre spirituel engendrera des effets sur le corps.

Jésus associe guérison physique et pardon des péchés. Il n'établit pas une relation de cause à effet mais nous montre qu'il vient prendre soin de toute la personne. Il se propose de nous conduire vers un processus de rétablissement intérieur qui aura ses effets sur notre quotidien⁴.

Le corps est un porte-parole de l'âme, il réclame une attention particulière. Cette attention est autant d'ordre spirituel que psychologique. Le corps parle, apprenons à mieux l'écouter.

Rodolphe Oberbek, pasteur, conseiller et formateur en parentalité et relations intrafamiliales

“

Le cœur joyeux vaut un remède ; mais l'esprit abattu dessèche les os.

(Proverbes 17.22)

¹ Les prénoms ont été changés.

² L'hyperacousie provoque une perception augmentée, gênante et douloureuse des bruits et des sons quotidiens.

³ Psaume 31.11.

⁴ Pour aller plus loin, Rodolphe Oberbek, *Promesses d'une vie libérée*, Le Cerf, Paris, 2024.

Le sens du travail socio-éducatif

Jean-Marie Petitclerc, prêtre salésien, polytechnicien, éducateur spécialisé, est expert en matière d'éducation. Invité par le cercle Enfance-jeunesse de la FEP, il a donné une conférence à la Maison du protestantisme.

La question du sens de notre travail auprès des enfants qui nous sont confiés est centrale.

En témoignent la difficulté de recrutement d'éducateurs et la fragilité de jeunes collègues parfois enclins, face à la difficulté, à se mettre en arrêt maladie.

Les jeunes évoluent dans trois lieux, chacun marqué par sa culture : la famille, l'école et la cité (ou les écrans). Leur comportement peut être différent en famille, en classe, ou dans un groupe sans adulte. Pour les rejoindre, il nous faut pénétrer dans chacun de ces champs de vie. Le concept de médiation famille-école-cité crée du lien entre les adultes qui accompagnent l'enfant. Il existe une corrélation entre leur niveau d'incohérence et le niveau de violence de l'enfant.

Trois conditions

Dans un contexte de mutation sociétale, il est plus difficile de se projeter dans l'avenir. Et plus difficile aussi d'éduquer. L'autorité est moins liée aujourd'hui au statut de l'adulte qu'à la qualité de la relation qu'il noue avec l'enfant. L'affectif est une composante de la relation, qu'on le veuille ou non.

La première condition, pour que le travail socio-éducatif ait un sens, est la foi en l'éducabilité du jeune. Elle consiste à ne jamais l'identifier à ses comportements ou ses performances du moment. Il est très différent de dire à son ado « *t'as fait une connerie* » ou « *t'es con* » et à un élève « *ta copie est nulle* » ou « *t'es nul* ». La deuxième option plombe l'estime de soi. Je ne suis pas contre les notes, mais contre l'identification de l'enfant à sa note.

La deuxième condition est la capacité à se projeter dans l'avenir. Comment préparer ces enfants que nous accompagnons à prendre place dans la société si nous n'avons pas des projections positives sur l'avenir ?

La troisième condition est la capacité à établir une relation avec le jeune, à être suffisamment proche pour ne jamais être indifférent et suffisamment



Pour Jean-Marie Petitclerc, il faut avoir foi en l'éducabilité du jeune.

distant pour ne pas être indifférencié. Trouver ce point de bonne distance et de bonne proximité est essentiel. Il ne s'agit pas d'une distance avec l'enfant, mais d'une distance avec les émotions qu'il suscite en nous.

Trois axes pédagogiques

Pour répondre à ces trois conditions, il faut tout d'abord mettre en œuvre une pédagogie de la confiance. Sans confiance, il n'y a pas d'éducation possible. Les jeunes qui ne font pas confiance ont souvent très peu confiance en eux. Nous devons leur apprendre à mémoriser les réussites au lieu de pointer du doigt les difficultés. Nous devons être dignes de confiance, crédibles, cohérents et savoir reconnaître notre erreur quand nos actes n'ont pas été à la hauteur de nos paroles.

Il faut aussi mettre en œuvre une pédagogie de l'espérance, pour aider les adolescents à se fixer des objectifs, mais également une pédagogie de l'alliance. Une conjugaison de l'amour et de la loi est indispensable. Le jeune doit voir dans l'éducateur un allié pour relever le défi de grandir, d'apprendre, de devenir citoyen.

Cette pédagogie en trois points fait écho à la trilogie chrétienne qui nous inspire : croire, espérer, aimer. Je crois en chacun de ces jeunes, j'espère en un monde meilleur pour eux et je les aime. Cette affection, que Jean Bosco qualifiait d'« *amorevolenza* », est une affectivité guidée par une intentionnalité éducative.

La spiritualité de l'éducateur, c'est un peu la spiritualité du jardinier. Pour que la graine devienne arbre, elle doit prendre racine ; le jardinier ne tire jamais sur la tige pour que ça pousse plus vite ! L'éducateur accompagne la croissance de l'enfant, il voit en lui l'adulte qu'il est appelé à devenir.

Si nous voulons donner du sens à notre travail, il faut savoir prendre en compte aussi les besoins d'ordre spirituel de l'enfant.

Jean-Marie Petitclerc

Le pouvoir d'agir, rendre l'environnement « capacitant »

Il est important de parler du pouvoir d'agir. Dans une logique d'empowerment¹, il y a toujours deux composantes : un environnement qui donne aux individus la capacité d'agir, et des individus qui se saisissent de ce pouvoir d'agir.

Souvent, l'accompagnement des personnes vulnérables est éducatif et unidirectionnel : nous avons le savoir et leur transmettons, sans solliciter leurs ressources. À quelles conditions peut-on rendre l'environnement « capacitant », prenant appui sur l'individu et sur ses capacités, qu'on sous-estime souvent ? Il faut susciter ce qui, dans la relation d'accompagnement, permettra l'expression des capacités, des choix et fondamentalement, de ce que chacun est lui-même.

De l'ancien et du neuf

Il y a dans le concept d'empowerment de l'ancien et du neuf, du banal et du révolutionnaire. Dire que toute personne, même vulnérable, a une liberté personnelle est très ancien. Chacun a le droit de décider lui-même de ce qui est bon pour lui, c'est une notion fondamentale de notre droit constitutionnel. Ce qui est neuf, c'est qu'elle s'invite dans la relation d'accompagnement : la protection à assurer ne doit pas se penser en restriction à la liberté mais en appui à son exercice. La personne accompagnée a besoin d'être aidée mais c'est elle qui doit décider, en étant accompagnée. Il y a un enjeu de posture professionnelle : j'aide la personne à discerner ce qu'elle estime bon pour elle et dans quelle mesure elle peut l'atteindre.

De la même manière, il est très banal et en même temps révolutionnaire de prendre appui sur les capacités de la personne. Certes, on l'a toujours fait, mais en répertoriant les manques et en comblant les trous. Les choses se déplacent, on ne regarde plus seulement les trous mais les pleins. La personne n'est pas ce qu'elle aurait dû être dans l'idéal, avec des choses en moins : elle est qui elle est, avec son handicap, sa réalité psychique, physique, ses potentialités. On se laisse surprendre, on passe d'une logique de « prise en charge » à un relatif « lâcher-prise ».

Une double inquiétude

Cette vision suscite une double inquiétude : la mise en danger de la personne vulnérable et la négation du rôle du professionnel. Sur le premier point, c'est vrai, la frontière entre la bonne prise de risque

et l'inadmissible mise en danger est une question centrale et quotidienne de toute démarche d'aide à l'autodétermination.

Sur le second point, il faut rappeler que l'autodétermination n'a pas de sens en dehors d'une relation d'accompagnement. Loin de nier le travail professionnel, elle suppose des outils, des formations, des organisations de travail pluriprofessionnelles et responsabilisantes, plus d'ouverture vers les familles, un appui éthique...

On entend parfois que certains handicaps très lourds ne sont pas concernés. C'est un contresens, c'est précisément dans ces situations que la question se pose avec le plus d'exigence. Reste à savoir si la société est prête. L'autodétermination entraîne un désir d'interaction sociale plus fort et la confrontation avec le milieu ordinaire reste rude. La société doit changer, se rendre accessible.

Le regard chrétien est en parfaite tangence avec le soutien à l'autodétermination, l'un comme l'autre promeut la dignité de la personne et invite à une transformation – on aimerait dire « conversion » – de la société pour la rendre accessible à tous. De ce point de vue, un projet associatif spirituel peut entrer, je crois, en dialogue constructif avec la société sécularisée. Le spirituel peut être un élément d'unification, sous réserve, même si la frontière est poreuse, de bien le distinguer du religieux.

Denis Piveteau, conseiller d'État et ancien directeur de la CNSA



Les cercles Handicap et Personnes âgées de la FEP ont invité Denis Piveteau, conseiller d'État et ancien directeur de la CNSA, à s'exprimer sur le pouvoir d'agir.

¹ C'est Amartya Sen, célèbre prix Nobel d'économie qui a imaginé le concept d'empowerment.

Leur parole nous éclaire

C'est dans mes veines d'aider

Je m'appelle Aboubacar, je suis guinéen, j'habite à Lille. Je suis arrivé en France en 2018.

J'étais étudiant, j'ai eu un diplôme en administration logistique et transport, et un autre en conduite d'engins. Je cherche du travail et je n'en trouve pas, alors, au lieu de rester sans rien faire, je fais du bénévolat.

Pendant quatre ans, je suis venu à l'accueil de jour Solférino de l'Abej. J'étais dans la rue quand j'ai fait mes formations et je venais ici pour me réchauffer, me connecter, charger mon téléphone, boire un café, manger. Maintenant, je suis en colocation. J'ai demandé si je pouvais être bénévole. J'ai eu un rendez-vous avec la référente, on a discuté, et depuis, je suis là.

C'est dans mes veines d'aider les gens. Je peux pas voir quelqu'un dans le besoin, plus malheureux que moi, sans l'aider. J'ai toujours été comme ça, depuis tout petit. Mes parents aidaient des personnes qui souffraient, j'ai grandi avec des enfants dont je ne connaissais pas les parents, que ma famille accueillait. Ma mère leur a donné une bonne éducation, j'ai toujours vu mes parents s'occuper de personnes en difficulté.

J'étais content quand on m'a dit que je pouvais faire du bénévolat à l'accueil de jour. J'ai fait des propositions de nouveaux jeux de société, on a modernisé un peu l'espace. J'ai été de permanence au bar deux fois par semaine, on sert du café, du thé, de la soupe de légumes. Je parle avec les gens. Il y a des toxicomanes qui ont besoin de quelqu'un pour les réconforter, pour les écouter. Il faut avoir le temps pour écouter et moi, j'ai le temps. J'essaie de leur faire comprendre certaines choses, ce qui est bon pour eux et ce qui est pas bon. Si on laisse les personnes qui vivent dehors livrées à elles-mêmes, malheureuses, ça continue et ça devient pire. Mentalement, quand on laisse quelqu'un tout seul, c'est pas bon. Il faut un autre pour parler, pour écouter, pour échanger des idées. Je vais à la rencontre des gens pour les écouter. Dans la rue aussi. C'est très important de pouvoir écouter, je fais de mon mieux.



Quand tu fais du bénévolat, tu rencontres des gens qui vivent des choses que t'as jamais vécues, on parle, c'est enrichissant. Et quand quelqu'un a vécu ce que tu vis, là où ton ami est tombé, ça peut t'aider à éviter de tomber toi aussi. C'est plus facile pour moi d'entrer en contact avec les gens et de les aider parce que j'ai vécu dehors comme eux, je sais ce qui se passe dans leur tête, parce que moi j'ai eu les mêmes choses qui sont passées dans ma tête. C'est très important de se sentir compris.

Il y a des personnes qui sont vraiment dans la misère et qui ne prennent pas soin d'elles. Il faut quelqu'un qui les pousse, qui leur dise ce qui est bien pour elles. Certaines refusent catégoriquement de se laver et après, à force de discuter avec elles, je les vois se diriger vers la toilette. J'essaie de comprendre un peu comment ça se passe pour elles, et je les oriente vers la personne qui peut les aider. Certaines ont honte d'affronter directement les gens de l'Abej, je les accompagne pour qu'elles expliquent leurs problèmes. C'est dur de parler de soi, on préfère tout garder à l'intérieur. Il ne faut jamais juger, je ne juge jamais personne. Il faut mettre les gens en confiance.

On a un projet de journal pour l'Abej et, en ce moment, je travaille sur le projet. J'écoute les personnes accueillies qui s'expriment, ça me plaît beaucoup. Je viens à peu près trois heures par jour. C'est important pour moi d'être bénévole, c'est valorisant.

Propos recueillis par Brigitte Martin



**Lídia Jorge,
Misericordia
Éditions Metailié**

La force de la vie... énoncé banal que celui-là, mais qui prend une dimension extraordinaire quand il est porté avec cette puissance. Maria Alberta Nunes Amado, veuve d'Edgar de Paula et bientôt cent ans, est enfermée dans une maison de retraite mais tellement libre dans sa tête ! Prouesse littéraire également de sa fille – une grande romancière portugaise – qui retranscrit avec une sensibilité inouïe les confidences que sa mère a enregistrées pendant un an sur son magnétophone. Un paysage mental nous est ainsi offert, que nous n'aurions jamais soupçonné...

« J'avais appris à mes dépens que le premier principe de la vie était la nourriture, manger, manger, manger pour survivre. Le second était l'amour. Aimer pour vivre. Vivre, vivre c'était avoir de l'amour, faire l'amour, désirer l'amour,

jusqu'à la fin de la vie... » Ces mots vont bientôt clore les propos touchants, souvent drôles, d'une étonnante séquence de vie de la vieille dame, résidente de l'hôtel Paradis pendant quatre ans.

Au long de ce récit extraordinaire, dicté par les observations de Maria Alberta, on accède aux profondeurs de l'âme humaine, au cheminement ininterrompu de l'expérience, au cœur de la vie circulant dans les méandres de la mémoire, nourrie des rencontres, des joies ou des peines. La liberté demeure, quoi qu'il advienne. Elle offre de s'échapper en pensée, d'apprendre encore et toujours, de refuser, de rire, de pleurer... d'aimer.

Ce livre est un magnifique acte de résistance, de lucidité, un manifeste pour l'amour, trop contraint par nos éducations, nos craintes, nos envies contradictoires et notre incapacité affligeante à laisser s'en répandre les bienfaits.

Un livre essentiel, artisan d'humanité et d'altérité, à mettre toutes affaires cessantes entre les mains de celles et ceux dont les proches sont âgés, ou qui travaillent en établissement d'accueil.

Jean Fontanieu



**Lydia Lehmann,
*Côte à côté. Quand
femmes et hommes
avancent ensemble*
Éditions Biblio, 2023**

À des lieues des propos clivants portés par certaines voix féministes, Lydia Lehmann nous invite à poser un regard nouveau sur les relations entre les hommes et les femmes. L'auteure ne nie pas les différences mais affirme que les ressemblances prévalent. La démonstration est tangible et spirituelle : l'égalité épanouissante, la réconciliation et l'harmonie des deux sexes ont pour terreau l'Évangile. L'auteure ne blâme pas les hommes mais les attitudes sexistes.

Titulaire d'un master en théologie, Lydia Lehmann est pasteure dans une Église de Bruxelles. Être femme et pasteure relève du défi. Sa faiblesse est réelle – les deux sexes sont tout aussi forts et vulnérables l'un que l'autre – mais jamais ne la disqualifie. Face à la violence de certaines allégations, Lydia Lehman fait le choix de laisser l'offense la traverser pour ne pas gaspiller son temps et son énergie.

La jeune femme relaie la vision de Dieu pour l'humanité, des hommes et des femmes réconciliés, pour que d'autres femmes puissent à leur tour exercer leur vocation. Car la mission est belle au service du Très-Haut : développer son potentiel tout en valorisant celui de l'autre, n'est-ce pas là aimer son prochain comme soi-même ? Quand Dieu appelle, il équipe. Pour preuves, Agar, Élisabeth, Marie, la Samaritaine, les filles de Seloaf... que le Seigneur a accueillies, restaurées, rétablies. Les règles menstruelles, les croyances délétères, l'indifférence mortifère et le déni, Lydia Lehmann aborde des thématiques trop souvent oubliées. Et parce que la gent masculine est éminemment concernée, l'auteur invite hommes et femmes à travailler « ensemble, côte à côté, main dans la main, dans une écoute et un respect mutuel », sans qu'aucun jamais ne domine l'autre. Ce qui compte, c'est d'être des disciples du Christ, de nous appuyer sur nos forces respectives et de nous soutenir dans nos faiblesses.

Un livre plein d'espérance avec en prime des mémos bienvenus, des poèmes de l'auteure et de jolies peintures d'Helga Katharina Kahl.

Brigitte Martin

Le portrait

Shadi Matar

Shadi Matar est syrien, il a trente-deux ans, il est né dans la banlieue de Damas et vit en France depuis quatre ans.

Shadi Matar a vécu à Daraya jusqu'en 2017. La ville, située à quelques encablures de Damas, compte deux cent mille habitants avant la révolution. Shadi est le septième d'une fratrie de neuf. Dans la famille, on fabrique des machines agricoles.

Le jeune homme termine ses études et s'apprête à rejoindre l'entreprise familiale lorsque la révolution éclate en 2011. La famille participe aux manifestations pacifistes à Daraya mais ce n'est pas du goût de Bachar al-Assad. « *Dès qu'il a fait appel à l'armée pour arrêter les manifestants, on a compris que les militaires ne seraient pas là pour protéger les Syriens mais le régime.* » Fin août 2012, les soldats massacrent sept cents personnes dans la ville.

Quand Bachar al-Assad la fait bombarder, la plupart des habitants fuient. Des hélicoptères lâchent des barils d'explosifs sur les habitations, Shadi filme avec son téléphone portable. Sa famille se réfugie à Damas où elle vit quelques mois dans la plus grande insécurité – les arrestations se multiplient – avant de s'installer au Liban puis en Turquie. Shadi refuse de quitter Daraya : « *Je voulais participer, voir le changement, je pensais que ce serait l'affaire de quelques semaines, que le régime allait tomber.* »

Dix mille habitants restent à Daraya. Un bon millier résiste, dont Shadi et ses amis, Jihad, Ahmad... La première année, les vivres récupérés dans les maisons et les supermarchés éventrés permettent de survivre. Il faut ensuite gagner en secret la ville voisine, au péril de sa vie, pour trouver des denrées. Shadi se procure une caméra.

En 2014, le régime semble renoncer à prendre la ville, « *pendant quelques mois, on a été tranquille* ». Shadi et ses amis exhument des décombres des milliers de livres, trient, rangent, numérotent et installent une bibliothèque clandestine¹. On y débat, on parle paix, liberté et démocratie. « *À la fin du siège, les soldats d'Al-Assad ont tout détruit !* »



En août, les bombardements reprennent, plus violents. Fin 2016, les résistants de Daraya sont contraints de quitter la ville, la mort dans l'âme. Shadi est transféré dans un hôpital de Turquie. À Daraya, il a été gravement blessé à la main par un éclat d'obus. « *Ma main ne bougeait plus.* » Un autre éclat s'est fiché dans la caméra qu'il portait autour du cou. « *Elle m'a sauvé la vie.* » Shadi a frôlé la mort maintes fois mais n'estime pas être un héros : « *Je voulais simplement rester pour filmer, faire quelque chose.* » En sortant de l'hôpital, il rejoint sa famille à Istanbul.

Shadi passe un an et demi auprès des siens mais veut quitter la Turquie, « *on ne pouvait pas se déplacer, je voulais recommencer ma vie.* ». Une amie lui parle de l'IRAP². L'association lui demande s'il veut partir en France. Shadi hésite. Il ne parle pas la langue, ne connaît personne. Il a peur. « *J'ai pensé que j'allais dormir dans la rue, on disait qu'il y avait beaucoup de racisme en France, mais je n'avais aucun avenir en Turquie.* »

La FEP trouve une famille d'accueil à Bordeaux, et Shadi arrive en France en juillet 2019. Très vite, il obtient l'asile. Shadi reste presque deux ans chez Jean-Pierre et Annie. « *Ils sont devenus comme mes parents. Ils me présentent comme leur fils syrien.* » Shadi apprend le français. En 2021, il intègre une école de journalisme à Paris. « *C'était dur, mais on m'a aidé.* »

Depuis plusieurs mois, Shadi est caméraman *free lance* pour une maison de production à Paris qui fait des reportages dans le monde arabe. Il aimerait décrocher un CDI. Il rêve de filmer les migrants installés en France. « *Il y a des gens qui pensent que les réfugiés viennent en France pour l'argent, je veux montrer qu'ils sont obligés de quitter leur pays parce qu'ils sont en danger.* »

Si le régime changeait, Shadi pourrait retourner en Syrie. « *Un jour, Bachar al-Assad sera jugé, mais quand ?* » En attendant, il a demandé la nationalité française.

Brigitte Martin

¹ Voir *Daraya, la bibliothèque sous les bombes*, documentaire de Delphine Minoui et Bruno Joucla, avec la collaboration de Shadi Matar, grand prix et prix du jury jeunes du 26^e Festival du grand reportage et du documentaire de société (Figra).

² International Refugee Assistance Project propose un modèle innovant de mobilisation de ressources juridiques pour défendre les intérêts des réfugiés et des personnes déplacées, et garantir un passage sûr vers les pays de destination.